

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire: — FEUILLETON, Louis de Glenvez.—Courrier des salons de Paris.—LITTÉRATURE CANADIENNE, Le Débitteur Fidèle.—Discours prononcé à l'Institut.—Du notariat.—Education.—Histoire de la semaine.—Le Courrier des modes.—Variétés.

FEUILLETON.

Louis de Glenvez.

NOUVELLE.

I.

Le touriste qui se rend de Quimperlé, la patrie de l'illustre Couëdic, à Concarneau, la ville des pêcheurs, ne rencontre pas sur sa route de fréquents motifs d'admiration. Le paysage calme, silencieux, mélancolique, ne prend jamais, comme en Normandie ou en Touraine, ces attitudes coquettes qui provoquent le regard et archent des exclamations passionnées. La blande austère couverte de bruyères et d'ajoncs, des champs de seigle ou de sarrasin quelquefois plantés de pommiers, çà et là des bouquets de pins maritimes; à l'horizon, la nappe majestueuse de l'Océan dont les barques aux voiles blanches semblent voguer au milieu des arbres, voilà le pays tel qu'il se présente d'abord aux yeux du voyageur. Mais si on quitte le grand chemin, si on pénètre dans un de ces sentiers encaissés, qui, d'ombrage en ombrage, vous conduisent jusque sur le rivage de la mer, on découvre mille beautés inconnues. La solitude se révèle à vous sous de nouveaux aspects pleins de charmes et de mystères.

Les habitants de la contrée, riches ou pauvres, se sont en quelque sorte accommodés à cette sauvagerie de la nature. Au lieu de construire leurs habitations sur le bord de la route, ils les ont soigneusement enfouies au sein des terres, multipliant encore aux alentours, comme des remparts de verdure, les abris de hêtres, de sapins et de châtaigniers. Ils ont aussi volontairement sacrifié les avantages des transports, des communications faciles; ils ont ainsi renoncé à un des mille spectacles de la civilisation; mais en revanche ils ont échappé à l'odieuse poussière qui s'élève des grandes voies publiques et à l'indiscrette curiosité des commis-voyageurs. Ils peuvent mener en paix la vie pastorale des anciens jours, sans être jamais entravés d'un spectateur ennuyé ou indifférent. Ils vivent, travaillent et meurent à huis-clos, pour ainsi dire, sevrés des lumières de notre siècle, obstinément groupés dans le bourg comme dans le cimetière, autour du clocher de leurs églises.

Le château de Glenvez occupe l'extrémité d'une de ces paisibles retraites. Bâti sur un rocher, il domine à la fois la pleine mer et une petite baie que les flots ont creusée dans les sables du rivage; mais dans toutes les autres directions il se cache, comme un nid de tourterelles, dans la sombre épaisseur des feuillages. Quoique situé à moins d'une lieue de la route, on ne peut l'apercevoir: le toit pointu de ses

tourelles se confond parmi les cimes de gigantesques châtaigniers. Rien n'égale la tranquillité de cette maison assise entre la solitude des bois et la solitude de l'Océan. Du côté de la mer, on n'entend que le gémissement des vagues, le cri sinistre des goélands, et parfois le canon de détresse autour des rochers qui défendent l'abord de ces côtes périlleuses; du côté de la terre, l'oreille ne recueille d'autre bruit que le chant des oiseaux nichés dans les grands chênes du parc, ou la clochette des troupeaux parqués dans les lointains pâturages.

Pour pénétrer dans la cour, on traverse un portail à plein-cintre ménagé dans une tour qui sert de colombier. En face, vous trouvez une vaste pelouse ombragée par quelques sapins: à gauche est le jardin, puis le verger; à droite se dresse fièrement une futaie séculaire qui descend jusque sur les rives de la baie. Cette riche plantation est percée d'allées larges et régulières, à toute heure, en toute saison remplies d'ombre et de silence.

Autour du château règne une terrasse sablée qui se rétrécit considérablement du côté de la mer, et ne laisse plus qu'un espace assez semblable aux remparts des villes fortifiées. A l'extrémité de cette plate-forme, que protège un mur à hauteur d'appui, s'ouvre une sorte d'escalier pratiqué dans le roc, à l'aide du pic et de la mine, et conduisant au rivage par une pente effrayante. Une petite grille défend l'entrée de ce passage dangereux, appelé par les habitants du pays l'escalier du Diable. Pendant le jour, des hommes exercés, des enfants même, peuvent sans trop d'imprudence suivre cette voie, la plus courte de toutes, pour aller du château au bord de l'Océan; mais la nuit il faudrait être ivre ou fou pour tenter l'escalade. La plus légère hésitation, le moindre faux pas, vous précipiterait dans les flots qui viennent battre contre les rochers lorsque la mer est haute. Autrefois cette esplanade avait été plantée, mais le vent qui souffle durant les tempêtes d'équinoxe avait peu à peu dévoré les jeunes arbres. Il n'était resté, à l'époque où cette histoire commença, qu'un figuier rabougré et deux pins dont les cimes, tourmentées par les orages, s'étaient fraternellement entrelacées comme pour se défendre l'une l'autre, et formaient une sorte de berceau naturel.

En 1793, par une belle et calme soirée d'automne, deux personnes se promenaient sur cette terrasse. Ces deux personnes, dont l'une était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, et l'autre une femme à peine sortie de l'adolescence, paraissaient en proie à de vives préoccupations. Elles parcouraient la plate-forme d'un pas brusque et agité, le front soucieux, le regard pensif. Insensibles à la beauté du spectacle qui s'offrait à leurs yeux, elles n'accordaient aucune attention à un magnifique coucher de soleil qui enveloppait la mer comme d'un voile de feu, et qui répandait sur les arbres, déjà jaunissants, des teintes d'une richesse extraordinaire. La nappe verte de l'Océan était rayonnante de sérénité. Des bateaux pêcheurs naissaient à chaque instant à l'horizon, avec leurs voiles blanches ou rouges, accouraient par bandes au milieu des sillons de lumière que projetait l'astre à son déclin, puis s'enfuyaient joyeusement vers le port de Concarneau, comme des oiseaux qui reviennent à leur nid.

Plus loin, des hirondelles de mer rasaient les flots assoupis en poussant les grands cris mélancoliques dont les marins aiment tant la sauvage harmonie.

Le jeune homme était vêtu d'habits de voyage, mais la simplicité de ses vêtements n'empêchait pas de remarquer sa taille bien prise et sa tournure distinguée. Le large chapeau de feutre noir qui couvrait sa tête ne pouvait pas non plus dérober au regard les traits pleins de noblesse de son visage. La jeune femme qui marchait à côté de lui réalisait un des types les plus charmants de son sexe. Il était impossible de voir sans admiration l'oval parfait de sa figure, l'arc délicat et fier de ses sourcils, ses lèvres encore imprégnées de la fraîcheur juvénile que l'âge enlève si vite, son teint nuancé de ces couleurs rosées qui sont vives et qui ne sont pas dures, le tout encadré dans l'or pâle de ses magnifiques cheveux blonds. Elle était déjà revêtue de toute la grâce voluptueuse qui environne les toutes jeunes femmes, et elle n'avait pas encore perdu les charmes mystérieux de la jeune fille. Ses traits, remplis de douceur et de bienveillance, eussent pu même sembler enfantins, si ses yeux bleus, dans le chaud rayon qu'ils dardaient, n'avaient exprimé la résolution qui appartient à un âge plus avancé. C'est qu'en ces temps de rudes épreuves, l'expérience vieillissait l'âme avant de flétrir le visage.

Le sable de la terrasse criait sous leurs pieds, les goélands passaient non loin d'eux avec de grands bruits d'ailes, le château se remplissait d'un mouvement inaccoutumé, et cependant rien ne pouvait les arracher à leur taciturnité. Il était évident que ces deux êtres agitaient en ce moment dans leur esprit de solennelles pensées.

Tout à coup, une jolie paysanne parut sur le seuil d'une porte qui s'ouvrait sur la terrasse; elle portait dans ses bras un enfant de trois ans.

A cette vue, la jeune femme sortit brusquement de son rêve, entraîna son compagnon en lui prenant la main, courut vers son fils et le couvrit d'embrassements mêlés de larmes. Le jeune homme, à son tour, caressa l'enfant qui le regardait avec une sorte de surprise. Redevenant ensuite triste et pensif, il resta debout dans une attitude pleine de désespoir.

La jeune femme congédia son enfant avec un baiser; puis, attirant son mari sous le berceau formé par les deux pins entrelacés, elle lui dit en le faisant asseoir à côté d'elle:

«Quoi! Louis, toujours cet affreux découragement! N'ai-je donc pas aussi besoin de résignation, moi? L'heure de ton départ approche; au nom de cet enfant chéri, notre unique bonheur, notre unique espérance, ramène-toi.»

Le jeune homme pressa dans ses mains la main blanche et frêle de sa compagne.

«Je n'hésite plus, Jeanne; ma résolution est maintenant inébranlable, je suis décidé à partir. Mais, au moment de nous séparer, comment veux-tu que je n'aie pas le cœur déchiré? Je vais laisser ici le berceau de mon fils et celle avec qui je devais passer une vie tranquille... Oh! quand reviendrai-je? quand reverrai-je ce toit paisible, cette terrasse solitaire, ce figuier, ces pains qui

nous abritent comme ils ont abrité mon père?... Jamais, peut-être ! Et puis, reprit-il avec un redoublement de désespoir, comment me consolern-je de te laisser seule ici, ma pauvre Jeanne, ange d'innocence. Quel sera ton sort si les démons qui nous poursuivent ne respectent pas ton isolement ? si le secours qui m'a été promis n'est point effacé, qui te protégera ?

La châtelaine retira sa main de celle de son mari, puis, l'élevant au ciel avec un geste plein de foi et d'enthousiasme religieux : "Dieu," répondit-elle.

II.

Le baron Louis de Glenvenez appartenait à une famille noble de la Bretagne. Il resta orphelin de bonne heure, ayant perdu, à des intervalles très rapprochés, son père, tué par un boulet à la bataille d'Ouessant, et sa mère, morte d'une maladie de langueur. A peine sorti du collège, il entra, comme tous ses ancêtres, dans la marine royale. Quelques années après, il avait obtenu le commandement d'une frégate. Ce jeune officier d'une bravoure déjà éprouvée dans plusieurs combats contre les Anglais, semblait destiné à une haute fortune, lorsque la révolution éclata. On sait quel désordre l'émigration jeta au milieu des flottes françaises, qui se trouvaient tout à coup presque entièrement privées de chefs. Le baron de Glenvenez ne haïssait pas les idées nouvelles, son noble cœur applaudissait même secrètement aux efforts du tiers état, mais il était sous le joug des préjugés de sa famille. Il ne voulut pas, comme la plupart de ses amis, faire ce qu'ils appelaient la promenade de Coblenz, mais il quitta le service et se retira dans son château. Là, il essaya toutes les misères de l'oisiveté. Dévoré d'ennui, il allait s'embarquer pour l'Amérique, afin d'y chercher des fatigues et des périls, lorsqu'il rencontra par hasard, dans un castel voisin, mademoiselle Jeanne de Loernequer, unique enfant du comte de Loernequer, ex-colonel d'un régiment de cavalerie. Cette âme, avide d'émotions, s'éprit aussitôt de la belle jeune fille, qui de son côté, ne fut pas insensible à son amour. Il demanda sa main, qu'il eut le bonheur d'obtenir. Son existence alors changea entièrement de face ; il oublia facilement le passé, ses illusions perdues, sa carrière à jamais brisée, la chute même de ses généreuses espérances, pour ne plus songer qu'aux saintes joies du mariage. Il entraîna sa jeune femme dans son nid de granit, au milieu de ses grands arbres séculaires, et il commença une nouvelle vie. L'orage qui grondait sur la France venait expirer à la lisière de ses bois silencieux. Pendant trois années, ils vécurent au sein d'un délicieux repos, bientôt embellis par la présence d'un enfant.

L'heureux couple aurait peut-être traversé sans douleur l'époque la plus désastreuse de la révolution, grâce à ce complet isolement du monde, si un malheur terrible n'était pas venu fondre sur eux, comme une tempête, et détruire inopinément toute leur félicité. Un soir, un messager vint apporter au baron une lettre de Nantes. Cette lettre était du comte de Loernequer, arrêté comme suspect et emprisonné. Il priait son gendre de venir le trouver et de lui sa bénédiction à sa fille, qu'il n'espérait plus revoir. Sans perdre un seul instant, M. de Glenvenez monta à cheval et partit seul malgré les vives instances de sa femme qui le suppliait de l'emmener avec lui. Arrivé à Nantes, il se rendit à la prison de la ville. Il demanda à voir son beau-père au premier geôlier qu'il rencontra ; mais il n'eut que de grossiers refus. On

avait donné l'ordre de ne pas laisser communiquer les prisonniers avec les habitants.

Comme il se retirait, le désespoir au cœur, il fut accosté par un homme de haute taille, aux cheveux noirs aplatis sur les tempes, au teint olivâtre, aux gestes brusques et saccadés.

"Que peut-on faire pour ton service, citoyen ?" dit l'étranger d'une voix rauque.

M. de Glenvenez, arraché par cette apostrophe à ses douloureuses préoccupations, n'éprouva aucun sentiment de méfiance, il envisagea au contraire cette rencontre comme une bonne fortune du hasard dont il fallait profiter avec empressement.

"Vous êtes bien bon de vous intéresser à mes affaires, monsieur, répondit le baron, et je vous remercie de tout mon cœur, mais il est douteux que vous puissiez m'être utile.

—Qui sait ? répliqua l'inconnu en fixant sur son interlocuteur ses petits yeux inquiets, qui sait ? aujourd'hui moins que jamais, il ne faut pas se fier à l'habit. Les plus puissants ne sont pas les mieux vêtus."

M. de Glenvenez ne fit pas grande attention à cette phrase prononcée avec quelque aigreur. Il vivait si loin des hommes depuis son mariage qu'il était tout à fait ignorant des mœurs et des usages nouveaux ; il attribua à une légère susceptibilité d'amour-propre la remarque de son officieux *ami*, et, pour réparer la faute de politesse qu'il craignait d'avoir commise, il s'empressa de répondre : "Je vous en supplie, monsieur, ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, je ne nie point que vous ayez la volonté et le pouvoir de me rendre service ; je dis seulement que, dans la circonstance particulière où je me trouve, il est à craindre que votre crédit ne soit pas à la hauteur de votre obligation. Je désirerais voir un prisonnier.

—N'est-ce que cela, citoyen ; mais c'est une bagatelle, et tu ne pouvais mieux t'adresser, car je suis un employé supérieur des prisons.

—Alors, que le nom de Dieu soit béni !" s'écria le jeune baron en prenant le bras de sa nouvelle connaissance et en l'entraînant à l'écart pour lui raconter avec réserve, mais sans détours, les motifs de son voyage à Nantes.

Le récit achevé, l'inconnu demeura quelques instants en silence. Il paraissait réfléchir.

"Tu as du bonheur, dit-il enfin d'une voix où perçait une imperceptible ironie, car personne dans cette ville n'est aussi bien que moi en position de te faciliter une entrevue avec ton beau-père. Maintenant, dis-moi ton nom, afin que je puisse l'inscrire sur un laissez-passer.

—Louis de Glenvenez, ancien officier de marine, aujourd'hui retiré au château de Glenvenez, près de Quimperlé.

—C'est bien, c'est bien, voilà des détails plus que je n'en demande." Puis l'employé des prisons s'éloigna de quelques pas, tira de sa poche un portefeuille de maroquin rouge, arracha une page blanche et se mit à griffonner quelques lignes au crayon.

"Voilà ton affaire, jeune homme. Avec ce petit morceau de papier, tu pénétreras dans la prison. Le premier geôlier à qui tu le montreras, te conduira ensuite auprès du citoyen Loernequer. Adieu bonne chance."

Enchanté d'avoir obtenu ce premier succès, M. de Glenvenez songea à profiter des heureuses dispositions du fonctionnaire public. Voir M. de Loernequer, c'était quelque chose, mais il fallait surtout l'arracher à l'implacable tribunal qui allait l'appeler devant lui.

"Je vous remercie mille fois de vos bons

procédés à mon égard, s'écria le jeune homme avec un élan de sincère reconnaissance. Ayez la certitude que vous n'obligerez pas un ingrat et que je conserverai toute ma vie le souvenir de votre généreuse conduite. A votre tour veuillez m'apprendre votre nom.

—Mon nom, dit l'inconnu d'un air railleur, il est inutile que je te l'apprenne. Tu le sauras plus tard si tu as encore besoin de moi. D'ailleurs, on me trouve presque toujours à la prison. Encore une fois, adieu, citoyen."

M. de Glenvenez ne voulut pas insister, respectant la réserve de son bienfaiteur comme le scrupule d'un noble cœur. Il craignait aussi de compromettre l'avenir en se montrant importun sans nécessité. Avant de se séparer de l'inconnu, il lui tendit la main avec effusion ; mais celui-ci feignit de ne pas apercevoir ce geste amical auquel il ne répondit pas. Il salua de la tête et s'éloigna.

Muni du laissez-passer, le baron retourna aussitôt à la prison ; il allait franchir le seuil de la porte redoutable, au milieu d'une nuée de guichetiers et de gendarmes à la mine farouche, lorsqu'il entendit prononcer son nom dans la rue.

Il revint sur ses pas et aperçut un marin qui accourait à toutes jambes.

Le nouveau venu était un jeune homme de trente ans environ, petit, mais robuste, au teint brun, à la physionomie pleine de franchise et de loyauté. Ses yeux noirs bien fendus étaient parlants, ils exprimaient une rare énergie jointe à toutes les nobles qualités du cœur. Quoique sa tournure révélât des habitudes peu aristocratiques, il y avait dans tous ses mouvements une certaine grâce, une certaine aisance qui révélait beaucoup de distinction naturelle.

"Comme te voilà grandi, Glenvenez, s'écria le marin en arrivant, il faut pardieu avoir passé dix années ensemble entre les quatre murailles d'une classe, en face du même pédagogue érachant grec et latin, pour se reconnaître encore après tant de métamorphoses. Sais-tu que tu filais d'une jolie façon, tout à l'heure. Je ne suis pas si fin voilier, moi, car je cours après toi depuis dix minutes, et j'ai cru que je ne pourrais t'atteindre. Ouf, je suis tout essoufflé.

Le marin souleva le grand chapeau qui couvrait ses cheveux d'un noir de jais et s'esuya le front. M. de Glenvenez avait reconnu un de ses anciens camarades de collège, Charles Le Groix, fils d'un armateur de Saint-Malo ; il se jeta à son cou et l'embrassa comme on embrasse toujours ses amis d'enfance, avec une véritable effusion de cœur.

"Où allais-tu donc ainsi, reprit le jeune marin, j'espère que tu n'as personne qui te soit cher dans ces infâmes cachots dont il ne sort plus que des cadavres. Oh ! si tu savais comme moi tout ce qui se passe dans cette grande maison noire qui nous regarde d'un air sinistre. C'est une horreur ! Mais, dis-moi, aurais-tu la curiosité d'y pénétrer ?

—Hélas ! je vais y visiter un parent, presqu'un père, M. de Loernequer, dont j'ai épousé la fille.

—Comment tu as épousé la charmante mademoiselle de Loernequer ! Elle était bien belle quand elle vint, il y a quatre ans, passer la saison du carnaval à Nantes. Tous les hommes étaient amoureux d'elle ; mais s'il y eut beaucoup d'appelés, il ne devait y avoir qu'un élu, Louis de Glenvenez. Tu peux, ma foi, te vanter de posséder la perle de la Bretagne.

—Et toi, dit le baron, n'es-tu pas marié ?

— Oh ! moi, je suis marié en troisième noce à la plus jolie corvette qui soit jamais sortie du port de Saint-Malo, une corvette qui porte un aimable nom : *la Panthère*, et qui a déjà lancé plus d'une œillade assassine aux Anglais. Vingt quatre canons de six, mon cher, cela fait du bruit quand cela parle haut, je te la montrerai. Elle est en rade à Paimbœuf."

M. de Glenvenez poussa un soupir : " Charles ne me parle pas trop de goudron et d'eau salée, car tu renouvelleras d'anciens chagrins. Ne sais-tu pas qu'en 1789 j'étais encore capitaine de frégate, tandis qu'aujourd'hui je regarde, les bras croisés, passer les navires des autres."

— Et pourquoi as-tu quitté la mer ? Ah ! oui, affaire d'opinion, tu as eu tort, Louis, car les gens de cœur ont plus que jamais de la besogne en France. Mais au moins tu n'as pas émigré comme les autres. Comment tous ces jeunes gens ne comprennent-ils pas que blanc ou tricolore, notre drapeau est toujours le drapeau de la France.

— Et tu commandes une corvette, je n'avais pas entendu dire que tu fusses dans la marine ?

— Voilà mon histoire en deux mots. Je suis républicain comme toi tu es royaliste. Ayant envie d'occuper mes bras au service de mon pays, je songeai à l'Océan. J'allai trouver mon père, et je lui demandai de me donner de l'ouvrage. Il s'entendit avec un de ses amis qui commandait un corsaire à bord duquel on m'embarqua comme volontaire. J'allai trois fois aux Indes avec le même capitaine ; nous fîmes de bonnes prises, nous nous battîmes souvent, enfin, je pris le goût au métier, si bien qu'aujourd'hui je monte un navire qui m'appartient et je fais la course pour mon propre compte.

— Comment, tu es corsaire ! s'écria M. de Glenvenez.

— Je suis corsaire, répondit Le Groix. C'est un joli état pour les gens qui n'ont point de paresse. Je pars dans quelques jours, et si tu n'avais pas une aussi jolie femme, je t'engagerais à m'accompagner ; nous irions courir le monde ensemble."

Ainsi causant, les deux amis entrèrent en se donnant le bras dans la grande prison de Nantes. On les laissa passer sans difficulté. Les guichetiers coiffés du bonnet rouge et vêtus de sales carmagnoles, se rangeaient sur leur passage en murmurant d'une voix presque obséquieuse : " Bonjour, citoyen Le Groix."

" Tu vois ces dogues à la gueule ensanglantée, disait tout bas le jeune marin à mon ami, eh bien, ils me dévoreraient, s'ils l'osaient, quoiqu'ils me voient souvent ici en compagnie du représentant. Ces gens-là lèchent la main qui les défie et mordent celle qui les caresse, ils sont comme les loups, qui ne se jettent que sur ceux qui tombent."

Les deux amis pénétrèrent dans un long corridor sur lequel s'ouvraient les différents cachots. Un geôlier d'une taille gigantesque, aux épaules trapues, au sourire méchant, aux yeux ternes et hagards vint au-devant d'eux, en secouant d'un air farouche le trousseau de clefs qu'il tenait à la main.

M. de Glenvenez s'arrêta inquiet et presque effrayé à la vue de ce colosse hideux, vrai type de bourreau ivre.

" Point de faiblesse ici, murmura tout bas Le Groix, ou nous sommes perdus."

Quand ils eurent rejoint le formidable geôlier, le jeune corsaire l'arrêta en lui posant la main sur l'épaule.

" Tu as la mine d'un bon homme, dit-il au géant qui attachait sur lui un regard d'oiseau

de proie, et je suis sûr que tu vas me rendre le petit service que j'ai à te demander.

— C'est selon, répondit le guichetier, en caressant sa barbe rousse.

— Il s'agit de peu de chose, mon ami, nous désirerions voir un prisonnier, le citoyen Locnequer, ne pourrais-tu pas nous mener auprès de lui ?

— Le citoyen Locnequer ; un ci-devant, n'est-ce pas... petit comme ça. Il baissa sa main à la hauteur de son genou. Maigre, ridé comme une vieille femme...

— Oui, oui, eh bien ! s'écrièrent les deux amis avec une impatiente anxiété.

— Eh bien, vous ne le verrez pas !

— Et pourquoi ne le verrons-nous pas ?

— Pourquoi cela, mes petits, eh bien donc ! parce que je crois que, depuis hier, il a pris domicile au château d'Aux (la Loire) ; ah ! c'est là, citoyen, qu'on mange du bon poisson."

Le baron frissonna de la tête aux pieds et se reprocha amèrement d'être arrivé vingt-quatre heures trop tard.

Son compagnon ne se contenta pas de cette réponse féroce :

" Tu mens, dit Le Groix avec audace au geôlier. Le citoyen Locnequer n'a pas été noyé, il est vivant derrière une de ces portes d'enfer. Je veux le voir.

— Ah ! tu veux, mignon, répéta le géant en reculant de quelques pas et en se posant dans l'attitude du combat.

— Ecoute, l'ami, ne fais pas le matamore. J'ai vu des diables plus noirs que toi ; si tu m'échauffes la tête, foi de corsaire, je te ferai passer un long quart d'heure. Tiens, prends cette pièce d'or et en avant !

— A la bonne heure donc ! en voilà un de sans-culotte. Ca jase sans se gêner. Mais j'aime les corsaires, moi, ce sont de bons b..... et qui ont de bonnes dents."

A la grande surprise de M. de Glenvenez, le geôlier prit la pièce d'or, la mit tranquillement dans la poche de sa carmagnole, puis s'avança vers la porte d'un cachot qu'il ouvrit en disant :

" Entrez, les amis, et faites vite, car je suis pressé."

EUGÈNE DE LACHAUX.

(La suite à un prochain numéro.)

Courrier des salons de Paris.

Mars, 1845.

Je vous demande bien pardon de vous parler encore de bal et de danse. Mais de quoi parle-t-on, s'il vous plaît, dans la saison des fleurs ? De violettes et de roses. Le bal et la danse sont les fleurs de l'hiver, fleurs que le plaisir fait éclore en serre chaude. On a donc dansé, on danse et on dansera tout le long de la semaine, et la semaine prochaine encore, et encore la semaine suivante, jusqu'aux premiers jours du joli mois de mai, qui licenciera danseurs et danseuses, et les enverra en semestre.

Nous avons eu vingt bals magnifiques ou charmants depuis quinze jours, et s'il fallait en faire la description à la façon d'Homère, *l'Illustration* tout entière n'y suffirait pas. D'ailleurs, tous les bals du grand monde se ressemblent : qui a vu l'un a vu l'autre. La variété, l'imprévu, l'inconnu, ne se rencontrent que dans les bals populaires ; c'est là que les visages, et les tournures, et la joie, se diversifient à l'infini. Dans les bals aristocratiques, au contraire, c'est toujours le même empois, le même vernis, le même sourire, les mêmes affectations, le même pas, le même geste, les mêmes paroles, et, pour ainsi dire

les mêmes noms et les mêmes figures. Le populaire est infini ; c'est un vaste océan où les flots amoncelés vont, viennent, disparaissent et se renouvellent sans cesse. Ce qu'on appelle le monde, au contraire, n'est qu'une sorte d'enceinte circonscrite où un certain choix de privilégiés et d'élus ont seuls le droit de pénétrer, ce qui donne aux personnes et aux allures la monotonie et la ressemblance de la famille et de la caste. Si on ne voyait de Paris que les bals du grand monde, on ne supposerait jamais qu'on habite cette ville immense, ce vaste kaléidoscope où les couleurs et les points de vue les plus variés miroitent et éblouissent les yeux. C'est toujours madame ..., ou mademoiselle ..., ou M. ..., qui sortent d'ici pour entrer là ; et le grand monde ne se compose, en définitive, que de quelques douzaines de corps mâles et femelles qu'on retrouve partout, dans toutes les soirées, dans toutes les danses, semblables à ces comparses d'opéra, à ces soldats de mélodrame ou de tragédie, qui sortent par une porte, reentrent par une autre, se doublent, se dédoublent, se multiplient pour dissimuler leur petit nombre et simuler la multitude.

Il résulte de tout ceci que parler d'un bal, c'est parler de tous les bals, et que la silhouette d'un seul bal fait le portrait de tous les autres. Lequel choisir cependant ? *L'Illustration* vous mettra-t-elle sous les yeux le bal de la liste civile, qui a rapporté une recette de 31,000 francs aux vieux serviteurs de la vieille monarchie détrônée ? Peut-être celui-là ne serait-il pas le moins piquant, si on en voulait faire le dénombrement. Il offre en effet l'éclat d'un bal à armoiries, et la variété d'un bal public. D'une main il danse encore avec les grandes fidélités du faubourg Saint-Germain, et de l'autre avec la sensibilité universelle du quartier Notre-Dame-de-Lorette ; c'est le mélange de deux espèces de charités.

Faut-il vous donner la récréation du bal d'enfants dont M. de Montalivet a réjoui son salon ? Des valseuses de trois pieds, des polkauses lilliputiennes, des mazurkistes hautes comme ma botte. Mais à quoi bon, et qu'y a-t-il là de si nouveau ? Tous les bals ne sont-ils pas des bals d'enfants ? et parce que ces messieurs ont de la barbe, et que ces dames prennent des airs triomphants, ne sont-ils pas restés aux baguettes, tout comme les marmots du bal de M. de Montalivet ? Cherchez bien, et vous trouverez que ces grands messieurs et ces grandes dames jouent encore, dans quelque coin, avec le pantin ou la poupée.

L'Illustration se décide pour le bal du ministère des finances, présidé par le ministre en personne, M. Lacave-Laplagne. Plus de deux mille personnes assisteront à cette splendide soirée. La banque, la haute finance et la politique y étaient particulièrement représentées, et répondaient ainsi au double caractère de l'amphitryon, qui tient à la fois de l'homme politique par la voix qu'il donne dans les conseils de l'État, et du financier, par la clef d'or qu'il enche au fond de son portefeuille.

A minuit, le bal s'est ouvert : huit couples de danseurs élégamment vêtus du costume hongrois et polonais, ont exécuté une mazurka ; Cellarius, le César de la mazurka, avait dessiné les pas, et concluait de sa personne ce quadrille pittoresque et animé. Les cavaliers étaient jeunes et vifs, les danseuses charmantes et légères ; que fallait-il de plus ? Cellarius et son élégante armée polonaise ont causé la sensation la plus vive et la plus agréable. On a battu des mains en leur honneur, malgré l'étiquette ministérielle. Des cas

tumes de fantaisie d'un goût recherché émaille les salons et leur donnaient un aspect riant et de belle humeur que n'ont pas d'habitude les salons de MM. les ministres.

Le souper a été des plus savoureux et des plus nourrissants; la danse et la politique, la valse et la finance s'y trouvaient attablées dans une satisfaction générale et un appétit réciproque. Les mets succulents et les vins exquis s'élevaient dans une vaste salle à manger en stuc blanc, qui rélévait les feux des lustres et des bougies, à la flamme étincelante.

Toute cette foule ravie, quoique harassée de plaisirs, s'est retirée bien avant dans la nuit en disant: "Nous avons vraiment là un excellent ministre des finances!" Tout le monde est ministériel en sortant de souper chez un ministre; mais le lendemain, et la digestion faite, l'estomac à jeun reprend sa fierté et son indépendance. C'est une recette excellente que plus d'un honorable de l'une et l'autre Chambre emploie pour souper sou-

En attendant que la bande du *Caveau* et de l'estaminet Picard, paraisse à son tour sur les banes de la cour d'assises et y joue son rôle, on y voit figurer la bande Mallet, dont la criminelle histoire se compose de meurtres et de vols nombreux; les alliés sont au nombre de dix-sept; à leur tête figure Mallet. Cet homme, déjà condamné à une peine infamante, s'est délié à des révélations, et ces révélations ont amené la capture et le jugement de ses deux derniers complices; c'est à Mallet que pourraient s'appliquer ces vers du poète:

Et ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains ?

Mallet, en effet, a tout l'air d'un honnête homme; son air a de la rondeur et de la bonhomie; il est vrai que Mallet a longtemps profité du bénéfice de ces apparences d'honnêteté; longtemps tapissier dans la rue de Surènes, il s'était fait une clientèle nombreuse, et avec la clientèle était venue la bonne réputation: On disait dans tout le quartier: "Vous connaissez Mallet? — Si je connais Mallet! c'est le meilleur des hommes et le plus vertueux de tous les tapissiers." La confiance publique s'était tellement engouée de Mallet, qu'un beau jour on l'avait élu, presque à l'unanimité, capitaine de la garde nationale. Ainsi, Mallet portait l'épaulette, paraissait aux Tuileries, dinait à l'état-major, les jours de garde, à côté de M. le général commandant en chef Jacqueminot; et, sans doute on lui ménageait la surprise de quelque brevet de la Légion d'honneur, quand tout à coup, derrière l'honnête Mallet, derrière l'estimable tapissier, derrière le brave capitaine, on a découvert un affreux bandit qui ordonnait le vol et le meurtre et en récoltait les produits à son bénéfice: depuis que j'ai lu cette histoire de Mallet, je me défie de tous les capitaines, et tous les tapissiers me sont suspects.

— Nous avons raconté, il y a quelque temps, le pari fait par un habitué du café de Paris, qui s'engagea, moyennant un fort enjeu, à aller de la rue Laflitte à la barrière de l'Etoile, les yeux bandés et sans y voir; il poussa bien jusqu'à la place Louis XV; mais arrivé au milieu de cette immense étendue où il n'y avait plus les murailles et les maisons pour se guider, il s'égara perdit son sang-froid et son pari.

Voici un jeu d'une autre espèce: l'autre soir, un jeune homme élégant, suivi d'une foule nombreuse, parcourait les galeries du Palais-Royal, et s'arrêtait à chaque maga-

sin, demandait: "Monsieur, voulez-vous vendre votre fonds!" Les boutiquiers finirent par se lasser de cette demande monotone, et la garde survint: "C'est un fou," disait-on: ce n'est point un fou, mais simplement un habitué de chez Véry, qui, après boire, avait parié 50 louis qu'il jouerait le tour en question.

Si ce sont là les espiègleries et les passe-temps actuels de la jeunesse française, il faut désespérer de son esprit.

Permettez-moi de vous parler de la pluie et du beau temps: Il y a longtemps que je ne me suis donné ce plaisir. Vous avouerez d'ailleurs que le moment est bien choisi: Paris a grelotté de tout son corps et soufflé dans ses doigts pendant le mois de février presque tout entier; ses toits étaient couverts d'une blanche neige, étincelante au soleil; son fleuve charriait d'énormes glaçons; ses quais et ses boulevards ressemblaient à un miroir uni, et les traîneaux glissaient aux Champs-Élysées comme en pleine Laponie. Maintenant, l'atmosphère attédie a brisé la glace et fondu la neige, et Paris, qui tout à l'heure tombait à chaque pas sur les *glissades* pratiquées par le gamin ravi, barbotte aujourd'hui dans la boue et patauge dans la pluie. Encore vaut-il mieux se érotter que de se rompre le cou: un coup de brosse ne remet ni un bras ni une jambe démise. Nous profiterons de la circonstance pour remarquer avec quel à-propos la police veille quelquefois à la sûreté et à la personne des citoyens. Pendant tous ces jours hyperboréens, on a pu voir l'honnête Parisien, femmes, enfants, hommes et vieillards, grands et petits, gras et maigres, choir comme des capucins de carte, et risquer de se casser les jambes, à la grande joie des fabricants de glissades, qui riaient aux éclats; la police a compris que c'était là un plaisir quelque peu illicite et féroce, et qu'il était bon d'y mettre un terme, dans l'intérêt des reins et des nez de la bonne ville de Paris; en conséquence, elle a pris un arrêté qui défend, sous peine d'amende, de tendre ces pièges de glaces sous les pieds des passants, et afin que personne n'y fût pris, elle a fait afficher le dit arrêté sur les murs... le jour même du dégel.

Cependant, saluons l'espoir du printemps qui commence à poindre, ça et là, au travers des nuages sombres qui couvrent encore le ciel: ces grands froids de février sont les derniers sans doute, et l'hiver va bientôt rejeter son manteau pour redevenir le joli mois de mai. Nous tous, les heureux de ce monde, nous à qui la Providence a donné un foyer ardent, de bonnes chaussures, un dîner abondant et chaud, un lit moelleux, des pantoufles salutaires, une excellente redingote ouatée, des fenêtres bien closes et des portes palissadées, nous n'aimons le printemps et nous ne le demandons que pour ses parfums et sa verdure; mais pour le pauvre transi sous ses haillons, dans sa mansarde ouverte à tous les vents, sur son grabat où il repose péniblement son corps amaigri, le printemps, c'est la santé, c'est la chaleur, c'est la vie!

Les violons grincent, les flûtes bavardent, les bassons ronflent, les clarinettes aboient, les pianos clapotent de tous côtés; c'est le moment, c'est la saison des concerts: le concert privé et le concert public nous inondent; le carême et les jours saints leur sont particulièrement favorables; et en effet, quoi de plus mortifiant, en général, qu'un concert, et savez-vous rien qui sente davantage la pénitence? Pour un qui chante ou instrumente agréablement, combien vous font grincer les dents, et vous endorment, et vous engourdissent, et vous démanchent la mâchoire, et vous précipitent dans l'enfer de leurs épouvantables cacophonies! Est-ce le soin de nos oreilles qui a

décidé M. le ministre de l'intérieur a restreindre tout à coup le droit que le concert a pris depuis longtemps, de s'embusquer matin et soir à tous les coins de la ville? Non pas, le moins du monde: le concert continuerait à faire des siennes, comme par le passé, et à nous déchirer le tympan, si l'Académie royale de musique et le Théâtre-Italien n'avaient pas réclamé contre cet abus de l'exercice public du chant et de la musique; il existe des règlements en effet, qui ne permettent pas cet exercice illimité: et cela, dans l'intérêt des entreprises dramatiques et musicales que nous venons de vous nommer. Si on chante partout, disent les deux Opéras, et si on chante à tout prix, on finira par ne plus venir nous entendre, et nous serons déchus de notre royauté? M. le ministre de l'intérieur a très paternellement accepté l'argument et déclaré qu'il se montrerait désormais plus sévère en fait de concerts publics à établir et à autoriser. Mais les deux Opéras en seront-ils plus amusants? en chanteront-ils plus juste? Je ne crois pas; nous y gagnerons cependant d'être un peu moins dévorés par les tenors sans voix, les archets aigres-doux et les barbouilleurs de romances qui pul-
lulent.

J'aime les récréations au fond desquelles il y a une idée humaine, un but charitable; danser pour danser, rien n'est plus facile et plus ordinaire; mais danser pour soulager ceux qui n'ont pas le cœur à la danse; se livrer à la joie de la polka et au délire de la valse, au bénéfice des pauvres gens qui ne peuvent remuer ni bras, ni jambes, n'est-ce pas le meilleur des bals? A ce point de vue philanthropique, nous notons, en passant, le bal des artistes dramatiques; autrement, nous n'en parlerions pas, tant nous sommes las des bals qui ne sont que des bals, c'est-à-dire des exhibitions plus ou moins bêtes, où la vanité, la coquetterie, la frivolité, la sottise s'étalent avec plus ou moins d'éclat et de succès; cohues atroces où on s'écrase le pied avec un sourire; où on s'entasse à la façon des harengs saurs; où on avale des denrées glacées ou non, qui troublent votre nuit; où on se plonge, pendant de longues heures, dans une horrible atmosphère d'émanations humaines comprimées.

Le bal des artistes dramatiques a pour but de fonder une caisse de secours et de prévoyance à l'usage des comédiens trahis par la fortune, frappés par la maladie ou par l'âge. Il y a trois ou quatre ans que cette contredanse bienfaisante a lieu, et elle a déjà donné les produits les plus positifs et les plus palpables; les recettes, converties en rentes sur l'Etat, offrent, dès à présent, un aspect rassurant pour l'avenir de l'entreprise et pour les misères qu'elles ont en vue.

Loin de se ralentir, ce bal, chaque année, augmente en éclat et par conséquent en profit; le dernier qui vient d'avoir lieu dans la salle de l'Opéra-Comique, a été très-animé et très-brillant; les plus jolies actrices, les plus élégantes, les plus célèbres, y figuraient, depuis mademoiselle Rachel jusqu'à mademoiselle Bras sine et mademoiselle Désirée; le camp masculin se composait de tout ce qu'il y a de mieux en moustaches et en gants paille à la Chaussée-d'Antin et au faubourg Saint-Germain. On a récolté de quoi consoler plus d'un Agamemnon impotent, plus d'un Harpagon sans sou ni maille, plus d'une Célémène sur le grabat, plus d'un jeune premier sexagénaire, plus d'un Orosmane à la besace; et je vous le demande, qui avait un plus grand besoin de ces fondations de prévoyance que les artistes dramatiques, lesquels, pour la plupart, ne prévoient rien ou peu de chose?

C'est là du reste un exemple à encourager: pourquoi les avoués, pourquoi les banquiers,

pourquoi les avocats, pourquoi les académiciens, pourquoi les savants, pourquoi les gens de lettres, pourquoi les diplomates, pourquoi les ministres, pourquoi les députés, pourquoi ces messieurs et pourquoi ces dames ne donnent-ils pas un bal annuel, chacun au profit de sa corporation ? tous les comédiens ne sont pas au théâtre.

Les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les dessinateurs, les architectes sont en émoi : le Salon va s'ouvrir, et en ce moment, les Rhadamantes de la palette et des Minos du ciseau siègent au Louvre, et rendent leurs arrêts, ouvrant ou fermant la porte de l'exposition aux statues et aux peintures, suivant les lumières du dit tribunal, et même selon son caprice. Tous les ateliers où l'on taille du marbre, où l'on broie des couleurs, où l'on manie le crayon, ont été préventivement envahis par les visiteurs, convoqués extraordinairement par l'Appelles ou le Phidias, avant la grande épreuve du Louvre. Depuis l'artiste le plus illustre, jusqu'au plus obscur rabin, tous ont eu à domicile leur jury composé d'admirateurs intimes : et il n'y en a pas un qui ne croie en ce moment avoir fait un ou plusieurs chefs-d'œuvre, dont Raphaël ou Michel-Ange seraient jaloux ; le grand jour de la publicité fera tomber beaucoup de ces triomphes du huis-clos, et convertiront la plupart de ces œuvres merveilleuses en croûtes. Espérons, cependant, que l'art n'en sera pas réduit, cette année, à ce pain sec pour toute nourriture.

On n'a pas oublié la grande rumeur excitée dernièrement à Paris par la symphonie de M. Félicien David ; en quelques heures, cette symphonie bienheureuse a donné à son auteur une célébrité que tant d'autres cherchent toute leur vie sans la trouver, ou n'obtiennent qu'à force de temps et de patience. Il n'y a qu'heur et malheur en fait de renommée : des réputations poussent tout à coup comme des champignons, du soir au matin ; d'autres sortent avec peine du sillon, et grandissent laborieusement ; celles-ci ne sont pas les moins durables peut-être. Quoi qu'il en soit, M. Félicien David s'apprête à fortifier et à affermir sa gloire improvisée, par des œuvres nouvelles ; d'une part il compose en ce moment une nouvelle symphonie, et de l'autre il attend que M. Scribe ait achevé un poème d'opéra, dont la partition lui sera confiée ; ce sera là le grand jour d'épreuve, et Dieu merci, M. Félicien David est homme à prouver bientôt que son succès d'aujourd'hui n'est pas une de ces journées brillantes qui n'ont pas de lendemain.

Mademoiselle Falcon a chanté chez M. le duc de Nemours, avec un grand succès ; l'illustre cantatrice, aujourd'hui encore si regrettée, aurait-elle enfin retrouvé son admirable voix ? ce riche trésor qu'on croyait perdu n'était-il qu'égaré ?

Le moment serait bien choisi pour mademoiselle Falcon de ressusciter en cantatrice. Rossini sera à Paris pour le mois de mai prochain, et Meyerbeer ne tardera pas à le suivre ; on sait que Meyerbeer ne se décidera à livrer la partition du *Prophète*, ce messie qui se fait tant attendre, qu'autant qu'on lui aura trouvé une cantatrice supérieure, capable de soutenir l'œuvre et de l'exécuter magnifiquement. Si la voix de mademoiselle Falcon, phénix merveilleux, vient de renaître en effet de ses cendres, Meyerbeer a son affaire, et nous autres, nous saisirons enfin au passage l'insaisissable *Prophète* ; quant à Rossini, peut-être serait-il aussi touché par ce miracle de la résurrection de la voix de mademoiselle Falcon, et se convertirait-il de nouveau à la musique, au point de composer ce

chef-d'œuvre qu'il refuse depuis quinze ans avec une obstination d'incrédule entêté ? Quoi ! ne plus même croire à son propre génie et à sa propre gloire.

Les curieux de cours d'assises vont encore avoir deux ou trois bonnes journées : vous savez cette femme qui déroba, au commencement de l'hiver dernier, un almanach de cinquante centimes à l'étalage d'un libraire du passage Vivienne, nommé Daubrée ; le libraire se mit à sa poursuite, l'arrêta, et la conduisit chez le commissaire de police ; c'est là que cette malheureuse femme tira un couteau de sa poche et en frappa Daubrée, qui expira sur le champ. Un meurtre pour cinquante centimes ! Le procès de la dame Pinot, — c'est le nom de l'accusée, — n'offrirait qu'un intérêt assez misérable, si la beauté et la distinction de cette femme ne lui donnaient un caractère particulier ; joignez à cela le joli petit enfant blond qu'elle tenait à la main au moment du crime, et qui paraîtra sans doute aux débats. C'est le 13 mars prochain que ce nouveau drame judiciaire commencera ; on affirme que la vie de la dame Pinot est un vrai roman, dont les chapitres se dérouleront un à un à l'audience. La cour d'assises est le plus grand des feuilletons terribles.

Il faut avouer que Cendrillon a bien du bonheur, et véritablement un bon génie la protège ; cet opéra de M. Etienne et de Nicolo, retrouvé, en 1845, tout son succès de 1813 ; les petits et les grands enfants vont l'entendre et s'y amusent comme il y a trente ans ; Nicolo ne jouit pas de ce rajeunissement de sa Cendrillon et de cette seconde vie : il y a longtemps que Nicolo n'est plus ; mais Etienne est en parfaite santé, Dieu merci, et se frotte les mains en voyant cette heureuse résurrection de son enfant : M. Etienne est devenu pair de France ; cependant on peut affirmer qu'entre sa patrie et Cendrillon, c'est Cendrillon qu'il préfère, et qu'il tient plus à cette charmante petite pantoufle, qu'à la magnifique s'marre puce de M. le président Pasquier, chancelier de France... et pas de Navarre.

L'aventure de ce hardi navigateur qui s'est embarqué sur un glaçon et a descendu la Seine, depuis Bercy jusqu'au pont Royal, n'est pas un conte ; la gageure a été faite réellement et gagnée pendant un de ces jours hyperboréens qui viennent de finir ; le héros de ce pari à la glace se nomme Justin Tarnaise ; on annonce que M. l'amiral prince de Joinville a fait mander ce navigateur de nouvelle espèce, et qu'il lui a proposé d'entrer dans la marine : M. Justin Tarnaise aurait accepté. Si M. Tarnaise devient un Duguay-Trouin, ou un Jean Bart, c'est à une plaisanterie que nous le devons, plaisanterie qui aurait pu devenir lugubre en cas de dégel subit. Mais heureusement le navire de M. Tarnaise n'a pas fondu le jour de sa première campagne ; M. le prince de Joinville lui en donnera désormais de plus solides.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Le débiteur fidèle.

I.

Les rayons purs du soir, chassant les noirs orages,
Pour guider notre esquif, éclairaient ces rivages.

Inutile de vous dire, je crois, que le fait suivant n'est point de l'histoire contemporaine ; le titre seul l'indiquera suffisamment au lecteur qui

se pique de quelque sagacité. La scène se fût-elle passée de nos jours, je me donnerais garde de vous la raconter ; car, autant vaudrait vous parler de la question du gouvernement responsable que vous possédez à fond, de l'éloquence de nos députés, que vous admirez tous les jours. Lorsque les créanciers sont revêtus, fortifiés d'une double, triple et quadruple armure de promesse écrite, cautionnement, hypothèque et enrégistrement, quel débiteur fortuné pourrait ne pas être fidèle ; aussi, grâce à l'activité et à l'avidité des procureurs, huissiers et recors, et autres de ce genre, un débiteur frustrant son créancier serait-il un mythe dans notre siècle éclairé et moral.

"C'était il y a déjà longtemps," si l'on me permet cette locution familière à un narrateur de ma connaissance, célèbre par les histoires de son oncle, qu'il rapporte avec exactitude, bien qu'il ne les ait jamais apprises, ainsi qu'il nous l'a depuis avoué ; assez longtemps, en effet, pour que peu de mes lecteurs se rappellent l'époque, car c'était en août 1742, quelques années après la concession du fief Tonnancoeur ou de la Pointe-du-lac, par messire Charles Marquis de Beauharnois et Gilles Hocquart, intendant, à sieur René Godefroy de Tonnancoeur. L'élan voyageur pouvait alors descendre librement des montagnes du Nord et venir se désaltérer dans les eaux de notre beau lac St. Pierre, que ne troublait aucune roue de bateau-à-vapeur ; le maskinongé superbe pouvait dormir paisiblement sur les ondes, en faisant briller au soleil ses écailles argentées, car ce n'était que bien rarement encore qu'une main ennemie savait le surprendre pendant son sommeil.

D'après cette date et la tranquillité dont jouissaient les hôtes des bois et des eaux, vous devinez, sans doute, que le roi de la création n'avait point fixé son domicile dans cette partie, jusqu'à lors oubliée, de notre globe. Aussi n'y voyait-on point ces maisons blanches des cultivateurs, qui paraissent comme des amas de neige au milieu des arbres verts, ni ces moissons jaunes, formant un fond doré duquel ressortent les maisons blanches et les arbres verts. Trois ou quatre cabanes isolées, près de cette langue de terre, connue sous le nom de la *Pointe-du-lac*, qui s'avance en front de la seigneurie du même nom et forme l'extrémité nord-est du lac St.-Pierre, étaient tout ce que l'œil le plus exercé aurait aperçu, en fait d'habitations. Une était située à l'extrémité même de la Pointe ; quelques pièces de bois grossièrement équarries et placées, horizontalement, les unes au-dessus des autres, formaient les murs de cette cabane ; son toit, d'écorce de bouleau, s'élevait à peine à la hauteur des vagues soulevées par la tempête. Comme on le voit, aucun maître de l'art n'avait présidé à sa construction ; et quelque badaud de Paris l'eût-il vue, elle aurait justifié, dans son esprit, cet honnête chapelier de la capitale de France, dont l'enseigne représentait deux castors, avec ces mots : Aux architectes canadiens.

A quelque distance, un homme était assis sur le sable du rivage ; une chemise de grosse toile fabriquée dans le pays, un pantalon de même étoffe descendant à peine à la cheville du pied et attaché sur les reins par une ceinture de cuir, un chapeau de paille, à bord étroit et orné d'un padou noir, tel était son costume. Il fumait, en reprenant une seigne ; non loin, un enfant, d'environ six ans, courait sur le sable, ramassait de petites pierres plates qu'il lançait sur l'eau, et jetait à son père un cri de joie lorsqu'il parvenait

à faire quelques ricochets. A la vue de cet homme, vous auriez dit son état ; sa taille moyenne, mais forte, annonçait l'agilité ; son teint vif et bruni, une exposition fréquente à la réflexion des rayons du soleil produite par l'eau ; il était pêcheur et s'appelait Pierre.

Après avoir travaillé quelque temps, il regarda le lac, puis le ciel, puis l'enfant qui jouait encore sur le rivage ; alors il appuya sa tête sur ses mains et se mit à siffler un air triste et lent, celui d'une chanson de canotier, bien connue : *La belle Française*. A peine eut-il fait entendre quelques notes de ce chant plaintif, qu'une femme, jeune encore, sortit de la cabane et vint doucement s'asseoir près de lui.

— Pierre, lui dit-elle en posant la main sur son épaule, pourquoi ce chagrin, ce découragement ? N'as-tu plus de confiance dans M. Dumont ? Il ne nous a jamais refusé ; lorsqu'il saura que la pêche nous a manqué malgré ton travail continu, il nous aidera encore.

— Je connais son cœur ; mais je n'oserais plus le voir ; ce serait l'aumône que j'irais lui demander et je ne puis supporter cette pensée. Déjà il m'a prêté deux fois ; peut-être regarde-t-il à l'instant, comme une perte, les avances qu'il m'a faites ; et tu sais que, quoique bon et généreux, il veut que nous soyons exacts, car nous ne sommes point les seuls qu'il secourt ; jamais je ne pourrai me présenter devant lui avant de les lui avoir remises.

— Si tu le veux, je t'accompagnerai ; j'ai été élevée dans sa maison, il m'en coûtera, moins qu'à toi, de lui parler ; d'ailleurs, tu sais qu'il le faut : car si nous abandonnons la pêche, que ferons-nous pendant l'hiver ; et nous ne sommes plus seuls à supporter la misère, ajouta-t-elle, en regardant l'enfant qui accourait à eux en riant.

— Non, Marguerite, dit-il ; pour toi, pour notre enfant, j'irai ; mais ce sera la dernière fois.

Deux heures après le dialogue que nous venons de rapporter, Pierre débarquait d'un canot en bois qu'il tira sur la grève de la banlieue de Trois-Rivières ; il avait un aviron dans une main, dans l'autre un gilet de drap bleu qu'il revêtit bientôt. Il s'avança vers une maison située à quelque distance du rivage ; d'une construction simple, mais forte, cette maison, bâtie en pierres, formait un rectangle ou carré long ; la toiture en bardenau, d'une hauteur qui semblerait excessive aujourd'hui, présentait à l'œil cette déclivité raide et désagréable que nous remarquons encore dans quelques vieilles bâtisses de l'île de Montréal ; l'architecte avait donné aux pignons, qui supportaient le toit, la dimension alors voulue par les ordonnances des intendans de la province, celle d'un triangle équilatéral ayant pour base le côté du parallélogramme formant la profondeur de la maison. Heureux temps où l'habitant de la campagne ne pouvait construire sa demeure que suivant la mesure prescrite par l'autorité !

Antoine Dumont, propriétaire de cette habitation et de la terre ou ferme sur laquelle elle était construite, située à une petite distance de Trois-Rivières, était connu par son amour du travail qui, cependant, n'excluait point chez lui la pitié pour les malheureux ; différent, en ce point, de quelques parvenus de nos jours, qui répondent à l'indigent "de gagner sa vie" et croient, par cet avis charitable, avoir satisfait aux devoirs de l'humanité. Né à Québec, il avait reçu son éducation au collège des jésuites de cette ville ; institution où la jeunesse, en étudiant les langues,

la littérature et les sciences, apprenait, en même temps, les arts pratiques dont la connaissance est si nécessaire dans un pays comme le nôtre ; institution éteinte, mais que nous regrettons encore. Plus tard, il était venu s'établir sur cette terre qu'il avait défrichée lui-même, en grande partie. Sa femme, morte depuis plusieurs années, ne lui avait laissé qu'un fils, nommé Charles, et une fille mariée à un riche marchand de pelleteries, de Trois-Rivières.

Monsieur Dumont, ainsi que le nommait la bourgeoisie de cette ville, ou, le père Dumont, suivant les pauvres qui avaient recours à sa générosité, était dans un champ, lorsque Pierre se présenta à la maison. On lui indiqua l'endroit vers lequel il devait se diriger et bientôt il aperçut une dizaine de personnes auprès d'un orme qui se trouvait au milieu du champ, et avait été laissé debout, suivant l'usage, pour abriter les moissonneurs, pendant leurs repas. M. Dumont était assis au pied même de l'arbre, le dos appuyé sur le tronc ; les autres, sur l'herbe, formant un demi-cercle devant lui. A ses longs cheveux gris, à l'air de bonté et de calme empreint sur sa figure, vous auriez dit Booz au milieu des moissonneurs bibliques. Aussitôt qu'il vit Pierre s'avancer vers lui, il porta la main à son chapeau et le salua ; puis il lui parla de Marguerite, de son enfant, et l'invita à partager le repas. C'était la collation que l'on distribue, pendant l'après-midi, aux personnes qui travaillent aux récoltes ; quelques terrines de lait coagulé, nourriture légère, mais, par l'acide qu'elle contient, très propre à désaltérer.

Lorsque le repas fut terminé et que chacun fut retourné au travail, M. Dumont s'adressa de nouveau à Pierre ; il lui parla encore de Marguerite qui, orpheline, avait été élevée dans sa maison. Ce dernier lui ayant expliqué le but de sa visite, M. Dumont s'empressa de revenir à sa demeure, pour lui donner ce qui était nécessaire, afin qu'il pût prolonger son séjour à la Pointe-du-lac et continuer la pêche ; lui répétant plusieurs fois, qu'il devait compter sur lui, dans les momens difficiles.

Touché de cette bonté, de cette délicatesse qui savait lui épargner même une allusion aux prêts qu'il lui avait déjà faits, Pierre sentit son cœur battre d'émotion et de gratitude, le qu'il se départ, M. Dumont lui présenta amicalement la main et lui souhaita un heureux voyage. Pierre à son tour, pressa la main de son bienfaiteur et lui dit : Mort ou vif, dans trois jours vous me reverrez.

II.

Que mon âme s'envole au séjour de la paix
Et, qu'au sein d'Abraham, elle vive à jamais.

Le 25 août 1743, M. Dumont, suivant sa coutume, passa une partie de la journée dans son champ, veillant aux travaux de la moisson. Il était accompagné, ce jour-là, de son petit-fils, jeune enfant d'environ dix ans ; assis au pied de l'orme dont nous avons déjà parlé, il présida au repas du midi de ses employés. Un an s'était écoulé depuis la scène rapportée dans le chapitre précédent et, cependant, aucune trace de son passage ne paraissait sur sa figure : son visage serin avait encore le même air de bonté et de calme ; seulement ses cheveux plus blancs ajoutaient à son air respectable. Il adressa souvent la parole aux moissonneurs, pendant le repas ; et quelques-uns d'entre eux remarquèrent qu'il le

faisait avec plus d'intérêt qu'à l'ordinaire. Lorsque le repas fut terminé, il leur annonça qu'ils pourraient laisser le travail plus tôt que de coutume, et qu'il désirait les voir réunis dans sa maison, à quatre heures de l'après-midi.

Alors donnant la main à son petit-fils, il s'éloigna lentement de cet arbre, sous lequel il s'était reposé tant de fois, et dont les branches et les feuilles, toujours vertes, couvraient le sol d'une ombre épaisse. Il regarda longtemps cette terre qu'il avait défrichée et qui l'avait nourri depuis tant d'années, les blés qu'il avait semés et que l'on récoltait. Il parcourut ainsi une partie de la ferme, l'examina avec soin ; ensuite il s'arrêta, porta la main à son chapeau, et, se découvrant, il regarda encore une fois les moissons, les arbres, puis l'enfant qu'il baisa au front, puis le ciel ; dans son attitude, dans son regard, vous auriez lu un adieu à la terre, une action de grâce à la divinité, une prière pour sa race. Après il reprit tranquillement le chemin qui conduisait à sa demeure.

(La suite de ce récit est extraite d'une lettre de messire C.*** prêtre et curé desservant alors la ville et banlieue de Trois-Rivières ; cette lettre était adressée à un prêtre du diocèse de Québec.)

"Dumont, écrivait le prêtre, était venu chez moi, la veille ; il revint à la ville, ce matin, reçut le sacrement de l'eucharistie et, sur ma demande, déjeuna avec moi. Vous savez que nous étions amis d'enfance ; nous avons étudié ensemble, pendant plusieurs années, au collège des jésuites de Québec. Il me dit que le jour était arrivé de ne pas oublier de le venir voir chez lui, dans l'après-midi ; d'ailleurs, je savais le but de la visite qu'il me demandait, il m'en avait déjà parlé.

"Lorsque j'arrivai chez Dumont, je trouvai toute sa famille rassemblée dans sa maison ; sa fille, mariée à M. P..... de Trois-Rivières, son mari, ainsi que leurs enfants, Charles Dumont et sa femme qui demeuraient avec leur père ; Marguerite, orpheline élevée par Dumont et veuve d'un pêcheur, de notre ville, connu sous le nom de Pierre, et son enfant ; puis enfin quelques amis intimes de Dumont ; dans la première salle de la maison, se trouvaient aussi tous les gens qu'il employait sur sa ferme. Je vous avoue que je fus ému à la vue de ces personnes qui causaient tranquillement ensemble ; aucune, évidemment, ne savait ce qui devait avoir lieu.

"La chambre dans laquelle se trouvait Dumont, ainsi que sa famille et ses amis, avait vue à l'Est et à l'Ouest ; un lit était placé au milieu de cette chambre, de façon que, couché sur ce lit, on pouvait porter ses regards alternativement de l'orient à l'occident ; les croisées étaient ouvertes et l'air circulait librement dans la salle.

"Dumont vint à moi, lorsque j'entrai dans cette chambre ; sa figure grave et douce que vous avez remarquée, lorsque vous le vîtes chez moi, était la même. Il me fit asseoir à côté de lui, près d'une croisée donnant à l'est : "Mon ami, me dit-il, je repassais ma vie et je vous attendais." Il donna ordre d'introduire les personnes qui se trouvaient dans la première salle ; puis il me demanda de passer avec lui de l'autre côté de la chambre, qui était à l'occident. Il regarda le soleil qui descendait à l'horizon ; alors s'adressant à ses enfants, à ses amis, à ses employés, il leur parla d'une voix calme : "Vous vous rappelez, leur dit-il, la mort de Pierre, arrivée l'année dernière. Je l'avais vu le même jour ici ; il était venu à moi qu'il regardait comme son père et

j'eus le bonheur de pouvoir lui être utile. Je connaissais son caractère honnête, son amour du travail, je l'aimais... peut-être aussi pour toi que j'avais élevée, Marguerite, ajouta Dumont. A son départ, lorsqu'il me donna la main, je me sentis ému ; je pensais au danger continu qu'il bravait pour gagner sa vie et je lui dis de revenir à moi avec confiance ; il me répondit alors ces mots qui se gravèrent ensuite davantage dans mon esprit : Mort ou vif, dans trois jours, vous me reverrez."

"Trois jours après son départ, continua Dumont, il y a aujourd'hui un an de cela, j'étais dans mon champ, à peu près vers cette heure ; je vis s'avancer vers moi un homme vêtu d'une chemise et d'un pantalon de toile, mais mouillés et salés par le sable et une terre humide ; ses cheveux, trempés d'eau, tombaient sur son visage ; nous ignorions alors la mort de Pierre et j'eus peine à le reconnaître. Cependant, je me rappelai ses traits ; je voulus lui parler, il me fit signe de garder le silence. "M. Dumont, me dit-il, je viens remplir la promesse que je vous fis à mon départ. Puis il me rapporta sa mort ; comment il s'était noyé en voulant traverser le Lac, le soir même de son départ de chez moi ; détails que je vous appris alors. Il te rappella à moi, Marguerite, ainsi que votre enfant. Charles, ajouta Dumont, en s'adressant à son fils, cette dette est sacrée pour nous ; tu l'acquitteras, n'est-ce pas, pour l'amour de moi." Puis Dumont parlant de nouveau à ceux qui l'écoutaient :

"Mais ce que je ne vous appris point, mes amis, c'est que je devais bientôt vous quitter ; Pierre m'annonça le jour et l'heure que je devais vous dire adieu. Dans un an de ce jour, me dit-il, lorsque le soleil disparaîtra..."

"Ici Dumont cessa de parler, sa fille s'était jetée dans ses bras. Je ne puis vous peindre la scène qui suivit. Je savais d'avance ce qui devait avoir lieu, et cependant lorsque Dumont, après avoir embrassé ses enfants, avoir dit adieu à ses amis, et à toutes les personnes présentes, m'offrit sa main, je sentis quelques larmes mouiller mes yeux.

"Il regarda de nouveau à l'occident ; le soleil approchait de l'horizon. "Il est tems, me dit-il," et il se coucha sur le lit qui se trouvait au milieu de la chambre. Je lui administrai les derniers sacrements de notre Eglise ; lorsque j'eus fini, il me demanda de réciter la prière des agonisants ; prière sublime que nous avons souvent admirée ensemble, et que je n'ai jamais lue, sans arracher des larmes aux parens et aux amis du chrétien mourant.

"Après cette prière Dumont ne parla plus ; il avait fermé les yeux, je me hâtai de regarder à l'ouest ; le soleil brillait encore.

"Pas un souffle de vent n'agitait l'atmosphère. A l'est de longs nuages pourpres, séparés par des nuances d'azur, s'élançaient en gerbes dans la voûte céleste, et formaient un immense cône renversé sur la ligne du lac St. Pierre qui bornait la vue de ce côté. Bientôt la base colossale du cône lumineux s'abaissa sur l'horizon, et il me sembla voir en réalité cette magnifique description du prophète royal, dans laquelle il peint la terre servant de marche-pied à l'Eternel.

"Je ne saurais vous dire quelle sensation j'éprouvais ; tantôt j'examinais la figure de Dumont, toujours serein et ne trahissant aucune douleur physique ; tantôt je portais mes regards vers le couchant. Le ciel était pur ; un seul nuage se trouvait audessus du soleil, dont le globe étin-

celant l'inondait de ses flots de lumière. Enfin le nuage disparut, le disque brillant touchait à l'horizon.

"Dumont s'assit alors sur le lit ; sa famille, ainsi que Marguerite et son enfant, étaient à genoux près de lui ; il les regarda une dernière fois, éleva ses mains pour les bénir, puis il appuya de nouveau sa tête sur l'oreiller, le visage tourné vers l'Ouest.

"Le soleil avait cessé de briller ; Dumont avait cessé de vivre."

Mars, 1845.

L. A. O.

NOTE. — Le fait sur lequel repose cette histoire, m'a été rapporté comme véritable ; l'est-il ? jugera, qui lira. Le lieu de la scène était l'Isle d'Orléans, près de Québec ; Fraser le nom, au lieu de "Dumont."

L. A. O.

Discours

PRONONCÉ A L'INSTITUT CANADIEN.

Monsieur le Président,

Et MM. les Membres de l'Institut.

Qu'il me soit permis de commencer le premier essai que j'ai l'honneur de soumettre à votre indulgence, par vous communiquer le premier sentiment qu'a produit en moi le spectacle de nos réunions. J'ai tressailli, messieurs, en voyant la portion la plus intéressante de mes compatriotes, se réunir en foule au premier signal, et venir se presser sur ces bancs. J'ai été tout à la fois flatté, fier, attendri de trouver en eux de si nobles dispositions : ce sûr garant du bien-être futur de mon pays. S'il se fut trouvé un étranger dans cette enceinte, il aurait pu y recueillir un exemple bien digne d'être proposé à ses jeunes compatriotes : il aurait pu rapporter à son pays, que sur les rives du St. Laurent règnent de généreux sentiments, et que les beaux jours du Canada sont encore à venir, parcequ'il existe aujourd'hui dans sa jeunesse, une ardeur, une énergie, un élan tout nouveau. Mais, messieurs, cette démarche que vous a dictée votre zèle pour les bonnes choses : cet institut tout ensemble le fruit et le témoignage vivant de votre ardent désir de bien utiliser le temps précieux de votre jeune âge vous sera-t-il de quelqu'avantage ? favorisera-t-il vos louables vœux ? La question se présentera d'elle-même, quand nous aurons signalé quelques-uns des effets qui doivent naturellement en découler. Il me semble, messieurs, que jusqu'à présent l'on n'en a eu lieu de s'étonner du peu de relations qui existait entre les membres de la jeunesse canadienne. Quant à moi, (si vous me permettez cette mention de moi-même), j'ai été plus d'une fois surpris, lorsque, cherchant quelques renseignements sur des jeunes gens dont l'extérieur excitait le plus vif intérêt, (et je suis heureux d'avouer ici que j'en ai vu un grand nombre parmi vous de ce genre), j'ai été, dis-je, surpris de ne pouvoir satisfaire ma curiosité. L'on s'ignorait. Plusieurs paraissaient ne s'occuper que de la société d'un petit cercle de connaissances : et regarder comme étrangers tous ceux qui n'y étaient pas compris. L'on ne se recherchait point : l'on semblait ne pas sympathiser. D'où provenait donc cette apathie, cette froideur parmi nous ? Comment chez des jeunes gens dont le sang est le même ; qui sont placés dans les mêmes conditions politiques ; qui doivent travailler pour le même objet, suivre la même carrière ou à peu près, dont la vie doit s'écouler ensemble ; comment peut-il exister si

peu de rapprochement ? Comment tant de liens puissants sont-ils si impuissants ? Eh bien, cette société va remédier à cet éloignement autant à craindre qu'incalculable. Elle sera comme une source dont les eaux pures développeront les germes d'amitié que la nature a mis en nous. Nous ne formerons ici qu'une seule famille. Les mêmes sentiments qui règnent dans une famille règneront parmi nous. Avec de telles dispositions que nos réunions nous semient agréables. Nous y retrouverions des souvenirs bien chers à nos cœurs, des souvenirs d'enfance. Elles nous retraceraient une époque de notre vie que nous aimerons toujours à rappeler à notre mémoire : une époque bien pleine de charmes : où nous avons vécu entourés d'amis sincères et dévoués ; d'amis dont la présence a embelli l'aurore de notre vie et dont le souvenir en adoucirait le déclin. Grandissant, messieurs, au milieu de sentiments délicats, doux, purs, nous devons naturellement contracter des inclinations de douceur, de bienveillance et de fraternité : avec des manières douces et polies ; aimés et recherchés, nous nous avancerons dans le monde comme dans le sein d'une société d'amis véritables. Ignorant les défiances, les jalousies, les haines qui minent, nos jours s'écouleront calmes et sereins. Tant il est vrai que l'amitié est un sentiment qui purifie et remue tout ce qu'il y a de bon en nous. C'est une fleur d'agréable odeur dont le parfum vivifie les plantes bienfaisantes qui l'environnent et tue les nuisibles.

Mais, messieurs, les délices du cœur, le perfectionnement de nos penchants et de nos manières sont-ils les seules productions heureuses de l'amitié parmi nous. Elle produira un avantage bien autrement précieux. Vous l'avez sans doute déjà compris : pourtant disons le. C'est l'union : mot de force et de grands résultats ; mot tant de fois soupité par le cœur blessé mais courageux du vrai citoyen. Sans référer ici aux pages de l'histoire pour vous montrer les brillants succès qui ont toujours accompagné l'union et les funestes suites de la division, qu'il nous suffise pour connaître les avantages de l'une et les désavantages de l'autre, d'arrêter un instant nos yeux sur la faiblesse inhérente à notre nature. Qu'est-ce que l'homme réduit à ses propres forces ? impuissance et faiblesse. Dépendant de tout ce qui l'environne, le jouet pour ainsi dire des événements, il ne marche que chargé d'entraves. Veut-il fortifier les facultés de son esprit, diminuer les nuages qui obscurcissent cette étincelle divine, que de veilles, que d'applications, que de fatigues ne faut-il pas ? Aspire-t-il à la distinction ? eh bien, que de circonstances il lui faut essortir : que de démarches pénibles harassantes à faire, que de volontés à plier ? Enfin il n'y a pas jusqu'au pain qui soutient sa vie ; jusqu'à la chaumière qui l'abrite qu'il ne se procure avec peine et sueur. Néanmoins cet être si frêle, si débile par lui-même, joint à ses semblables devient fort et puissant : il change en quelque sorte de nature, il ne peut rien par lui-même ; il peut presque tout avec l'assistance de ses frères. Puisqu'il en est ainsi, vous voyez, messieurs, l'importance de bien se prévaloir de l'occasion pour former, fortifier, nourrir l'union entre nous, et nous le ferons. Ici nous nous prendrons tous par la main. Nous formerons une chaîne longue et forte ; et ainsi disposés, nous entrerons avec courage et espérances dans l'arène, nous attaquerons avec gaîté de cœur toutes les difficultés qui se présenteront à nous, et ainsi nous nous acheminerons tous ensemble vers l'avenir. Des voyageurs dans une route longue et difficile s'entre-aident mutuellement. Si

l'un tombe, on lui tend aussitôt une main secourable. Si l'espoir s'éteint dans le cœur de l'autre, il se trouve là des êtres dont la voix amie souffle en lui des forces et des espérances nouvelles; et ils parviennent ainsi aux termes de leur course. Nous les imiterons, messieurs, et nul doute que le même succès ne couronne notre courage.

Il n'a pas encore été dit un mot des avantages que pouvait retirer l'esprit de cet institut, l'esprit dont on nous a si bien montré, tout récemment, les différents degrés de perfection comme constituant les différents degrés de bonheur. Qui doute pourtant de ces avantages. Combien de talents se seraient altérés dans un coupable assoupissement sans cette occasion offerte à sa culture. Combien d'autres qui cachés et méconnus de ceux mêmes qui les possèdent, n'auraient jamais vu le jour : et qui ici provoqués par l'émulation qui anime cette société répandraient un jour un heureux éclat. Il serait, sans doute bien à souhaiter que, comme dans les autres pays où les sciences sont plus en honneur, l'on eût ici des hommes habiles destinés à diriger le talent naissant et à nourrir l'ardeur. Mais nous remercierions, autant que possible, à cette malheureuse privation. Nous mettrons en commun toutes les petites portions de science que chacun possède. Nous échangeons mutuellement nos connaissances, nos pensées, nos conseils, nos sentiments. Il est vrai que cette voie de l'instruction est fort épineuse. Il est pénible d'être à la fois maître et élève, mais aussi quel mérite n'aura pas nos efforts ? A nous, messieurs, sera la gloire d'avoir fait le pas le plus difficile ; d'avoir donné une salutaire impulsion aux lettres, du moins, dans notre ville.

D'où vient que l'on voit tant de beaux talents incultes parmi nous ? pourquoi le pays a-t-il encore à gémir sur le sort d'un si grand nombre d'enfants d'intelligence et de cœur qui l'ont trompé dans ses espérances les mieux fondées. C'est que la science parmi nous est entourée de barrières presque infranchissables. Où sont les professeurs de droit, de médecine, d'histoire, d'économie politique, d'éloquence, de philosophie ? Le jeune homme ici est réduit à s'avancer dans ces différentes branches de la science sans autre guide que lui-même. Renonçant à tous les plaisirs de son âge, surmontant l'attrait irrésistible de l'exemple et s'isolant dans le fond d'un cabinet, c'est ainsi qu'il doit lutter contre des difficultés rebutantes, c'est à ce prix qu'il lui est permis d'espérer. Est-il étonnant que la science soit moins en honneur chez nous que chez l'étranger ? Est-il étonnant si parfois le courage même est découragé ? Ceux qui nous accusent d'inaptitude ou d'indifférence pour les lettres ne sont-ils pas les plus injustes des hommes ? Ne se couvrent-ils pas de honte en montrant ou que leur esprit est trop borné pour comprendre la véritable cause de faits qu'ils expliquent si charitablement, ou qu'ils sont les esclaves de vils préjugés ? Un jour viendra, (et le cours des choses me le fait voir comme prochain), où notre pays ne brillera pas seulement par la richesse de son sol, les mœurs pures, les manières douces et polies de ses habitants et tant d'autres avantages qui le distinguent, mais encore de l'éclat des lettres honorées. Mais, messieurs, notre patrie si aimée, et si digne de l'être, ne retirera-t-elle que des avantages indirectes de cet Institut. N'en retirera-t-elle pas aussi de directes ? Aucun doute là-dessus. Nous nous appliquerons particulièrement à cultiver ici l'amour de notre pays. Ce sentiment dominera toujours dans nos cœurs et nous repousserons tous ceux qui pourraient lui être préjudiciables. Il gran-

dira avec nous et deviendra la règle de notre conduite à venir. Les sujets que l'on traite souvent ici sont bien propres à produire ce résultat, tout en nous éclairant. Celui qui aurait voulu, par exemple, méditer sur la question de jeudi dernier, aurait retiré de son travail des connaissances toutes nouvelles sur son pays. Il aurait conçu le rôle que le Canada est appelé à jouer : et cette conception, tout en lui inspirant une haute idée du pays qui l'a vu naître, lui aurait fait connaître la nature de ses devoirs, et l'aurait conséquemment porté à se préparer à les remplir.

S'il y en avait un parmi nous qui doutât encore de l'utilité politique que peut avoir notre société, je lui citerais le sentiment des anciens dont le système d'éducation avait surtout pour objet de former de bons citoyens. Tournez en effet vos regards vers les temps passés. Arrêtez-les un instant sur ces deux flambeaux que nous nous figurons encore brillants d'un si vif éclat, quoique brisés depuis trois siècles. A quoi s'occupe la jeunesse de Rome et d'Athènes pendant leurs beaux jours ? Je la vois se réunir dans les différents quartiers de ces illustres cités. Je la vois là rivaliser de zèle et d'ardeur : et aidée des lumières de leurs grands hommes se préparer à maintenir l'honneur de leur nation.

Quant à nous l'intérêt de notre pays devrait surtout attirer notre sérieuse considération. Vous dirai-je pourquoi ? le voici. Les habitants de cette contrée sont bien différents de ceux des pays étrangers. Ce sol n'est pas habitée par une seule nation mais par plusieurs et chacune a sa gloire, ses espérances particulières. Intérêts, religion, préjugés, mœurs, langage, sentiments, habitudes, tout diffère chez-elles. Pensez-vous maintenant que l'on parvienne jamais à allier des choses si contraires, à les fondre ensemble et n'en former plus qu'un seul et unique corps ? Jamais, messieurs, il vaudrait autant espérer voir réunis les oiseaux aux serpents, les tigres aux agneaux : serpentes avibus... tigribus agni... Tenter d'effectuer une fusion parfaite d'opinions, de sentiments, de pensée parmi nous, ce serait vouloir allier des corps qui n'auraient aucune affinité les uns pour les autres. Si à ces considérations nous joignons celle de notre passé qui peut nous instruire de notre avenir, nous pouvons assurer, sans crainte de nous tromper, qu'il y aura toujours sur ce sol autant de nations que d'origines différentes, et que dans la compétition qui existera entre elles, chacune voudra se maintenir à tout prix, considérant pour rien les droits de ses rivales. Notre population, messieurs, occupe donc une position délicate. Son existence politique peut donc être mise en danger, elle a donc à soutenir une lutte longue, une lutte de vie ou de mort. Elle a donc besoin d'hommes capables de répondre à de si hauts intérêts : il lui faut des sentinelles vigilantes qui veillent constamment sur la frontière, il lui faut opposer une barrière au torrent qui menace de l'engloutir. Eh bien : cette barrière, ces sentinelles vigilantes, ces hommes, l'espoir de notre nationalité, que sera-t-ils un jour ? O messieurs, que l'importance du rôle que nous avons à jouer ne nous fasse pas illusion. Gardons-nous bien de nous dissimuler à nous mêmes, que c'est nous qui devons être chargés d'un soin si important et si glorieux. Pénétrons-nous bien de cette idée, messieurs. Oui, c'est dans nos rangs que la patrie viendra recruter des défenseurs de ce qu'elle a de plus sacré. C'est nous qui sommes appelés à défendre la religion qui a toujours fait la gloire et le bonheur de notre beau pays : les droits et privilèges qui peuvent nous rendre le plus libre

de tous les peuples : la belle langue de Voltaire et de Racine : la langue des princes et des grands, celle enfin de nos mères et de notre enfance. En un mot, nous avons à empêcher que le pur sang laissé dans ce pays par la vieille France se conserve toujours pur ainsi que ce qui s'y rattache : que destiné à être un dépôt sacré, il le soit en effet : et que personne puisse impunément y porter la main. Tel est, messieurs, le grand rôle que la nature nous a confié. Tel est le rôle que tous nos compatriotes d'aujourd'hui, toutes les générations à venir, nos enfants, le sol qui nous a nourri nous conjurent de remplir fidèlement. Serons-nous sourds à des voix si chères ? O si nous devons l'être, (mais Dieu nous en préserve,) ne vous semble-t-il pas que les ombres de tous les citoyens généreux qui prodiguent aujourd'hui pour la patrie, leur or et leur sueur : que les ombres de tous ceux qui ont si glorieusement favorisé cet institut naissant ; que celles des héros qui ont versé leur sang, souffert l'exil et la prison pour leur pays et pour nous, sortiraient de leur poussière ; et viendraient accabler nos vieilles années de reproches aussi sanglants que bien mérités ? O, messieurs, je vois en ce moment autour de moi, de nobles figures marquées au sceau du génie, je lis dans leurs regards les généreuses aspirations de leurs cœurs : Eh bien ! à eux, j'ose m'adresser d'une manière toute spéciale, j'ose vous supplier, messieurs, de ne pas laisser mourir en vous une flamme si avantageuse pour vous et vos compatriotes. Au nom de votre propre gloire et de celle de votre pays, ne reculez pas devant vos devoirs. Entrez plutôt avec courage et espérance, dans le beau champ offert à votre noble ambition et à vos espérances. Si votre course est quelquefois retardée ; si vous y rencontrez des épines, songez à la gloire immortelle qui en fait la borne. Mais, si je me suis particulièrement adressé à une partie d'entre vous, ce n'est pas, messieurs, que je pense qu'un seul doit demeurer inactif et passif contemplateur du succès des autres. Dieu me garde d'une telle erreur. Il n'en est pas un ici qui ne puisse réussir s'il le veut : et comme beaucoup s'ignorent eux-mêmes tous doivent profiter de l'occasion qui leur est offerte. Nous devons tous rémémorer nos efforts, concentrer notre ardeur, et travailler en commun. Nous bannirons avec un souverain mépris, tout esprit de jalousie, d'insubordination et d'aïmosité. Le succès et la gloire de l'un de nous sera le succès et la gloire de l'autre : et tant que nous nourrirons ces sentiments, tant que ce concert, cette harmonie règnera parmi nous, tant que l'amour de notre pays existera dans le cœur de sa jeunesse, ne craignons pas pour son avenir. Ce sera là un principe de force, un germe de puissance qui se développera énergiquement, et mettra pour toujours nos libertés et nos droits à l'abri de tout danger.

L.

A NOS ABONNES.

Les Abonnés à la *Revue Canadienne* doivent payer le premier Semestre soit à nos Agents, ou nous l'adresser à nous-même directement, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal. Les dépenses, que nous faisons pour notre publication, nous justifie, ce nous semble, si nous sommes sévères et exigeants sur ce point. Il faut être ponctuel.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Du notariat.

COMTÉ D'YAMASKA,

CE 15 MARS, 1845.

MONSIEUR LE REDACTEUR,

Parmi les diverses professions qui sont nées du perfectionnement des sociétés, il en est peu dont l'utilité ait été plus universellement reconnue que celle du Notariat, et déjà les preuves de cette utilité ont été répétées par tant de bouches, qu'elles sont presque devenues des lieux communs qu'il n'est plus permis d'écrire. En France, tandis que les institutions les plus vénérées et les mieux affirmées s'écroulaient de toutes parts, tandis que tout cédait à l'effort des innovateurs, qui renversaient, indistinctement et sans choix, les bonnes choses comme les mauvaises, le Notariat a résisté seul à ce torrent de destruction et d'irréligion, seul, il a continué d'exercer, au sein des orages, son ministère pacifique, et, pour me servir de l'expression de Favart, il est resté debout au milieu des décombres de la révolution.

Eh ! quelle autre institution pouvait prétendre à plus de stabilité que celle qui sert d'asile à la bonne foi et de rempart contre la fraude, par qui seuls tous les échanges de la vie peuvent être faits avec sûreté, et qui embrasse dans son domaine tout ce qui tombe dans le commerce des hommes ?

Plus le Notariat exerce d'influence sur la société, plus ses devoirs sont rigoureux.

Au nombre des devoirs du Notaire est surtout la probité, non celle qui suffit à l'homme privé, chargé du seul soin de ses affaires, mais celle qui convient à l'homme public, constitué pour guider et éclairer les citoyens sur leurs intérêts et leurs droits civils. Le Notaire ne doit pas être probe pour lui seul, il doit l'être encore pour ceux qui recourent à son ministère ; il ne doit pas souffrir qu'un contractant dissimule à l'autre des faits qui, s'ils étaient connus de celui-ci, pourraient l'empêcher de contracter ; il doit les instruire, avec un zèle égal, de la nature, de l'étendue de leurs droits et de leurs obligations respectives ; il doit leur expliquer tous les effets des engagements auxquels ils se soumettent, leur exposer les chances qu'ils paraissent vouloir courir, leur indiquer les précautions que la loi fournit pour garantir l'exécution de leurs volontés. Il serait exposé à devenir lui-même l'instrument involontaire de la fraude, s'il ne réunissait à la plus sévère probité la connaissance la mieux approfondie des lois civiles ; s'il n'était très exercé dans l'art de les interpréter, et d'en faire une juste application. En deux mots, les lumières sans la vertu feraient du Notaire le fléau de la société ; la vertu sans les lumières ne serait chez lui qu'un don stérile, et peut-être non moins dangereux que l'absence de toute vertu.

Quelques personnes ont cru que le Notariat n'était point susceptible de démonstration ; on a dit que c'était une science de pure pratique, sur laquelle il était impossible de présenter aucune théorie. D'autres ont été plus loin et ont prétendu que c'était un art qui s'exerçait et ne s'enseignait pas. Le Notariat est un art, si l'on veut, en ce sens qu'il faut réellement s'exercer pour acquérir la facilité et le talent de la rédaction, mais comme l'écrivain le plus disert ne débiterait que des erreurs brillantes, s'il traitait un sujet qui lui fut inconnu, de même le Notaire qui ne connaîtrait point l'essence et les effets des conventions,

quelque talent qu'on lui supposât d'ailleurs, ferait des actes dont le style pourrait être clair, concis et méthodique, mais qui, le plus souvent, contiendraient les omissions les plus graves et les vices les plus funestes aux intérêts de ses clients. Avant d'écrire, il faut savoir penser ; avant de rédiger des contrats, il faut savoir quelles personnes peuvent contracter, quelles choses peuvent être l'objet de leurs conventions, quelles sont celles de ces conventions auxquelles la loi n'a mis aucune limite, quelles sont celles où la liberté de l'homme a été restreinte par la volonté du législateur.

Jeunes confrères, la noble profession à laquelle nous nous destinons est modeste et n'a point d'éclat, elle ne brille point sur le théâtre ; elle n'aspire point à cette gloire fastueuse qu'ambitionnent l'orateur, le poète et le guerrier : mais, en exerçant honorablement nos fonctions, si un jour nous avons l'honneur d'être admis à la pratique de cette noble profession, nous jouirons de tous les charmes d'une grande considération privée. Nos noms ne passeront pas à la postérité, mais le souvenir de nos bienfaits se conservera dans les familles aussi longtemps qu'elles en recueilleront les fruits. Nous ne vivrons point dans un grand nombre de générations, mais, tant que nous existerons, nous aurons l'amour de ceux dont nous n'aurons cessé d'être les guides et les conseils. Nous avons souvent prévenu des discordes entre des frères, entre un père et ses enfants ; nous aurons ranimé des amitiés éteintes par l'intérêt ; et si quelquefois la reconnaissance ne suit pas nos travaux ; il est un prix qui du moins ne saurait nous échapper, ce sera le sentiment du bien que nous aurons fait ; ce sera la douce certitude d'avoir rempli la plus belle destination de l'homme sur la terre, celle d'avoir été utile à ses semblables et d'avoir rempli dignement les institutions de notre pays.

Je ne terminerai pas cette correspondance, sans dire quelque chose du Bill de M. Laurin, le digne représentant du comté de Lotbinière. C'est une mesure qui lui fait beaucoup d'honneur. Le Notaire ne se trouve pas sous le contrôle d'un Bureau, qui souvent, se trouve composé d'hommes arbitraires, ce que j'estime fort juste, grâce à M. Laurin. Le Clerc, lui, se trouve réduit à un examen rigoureux de ses capacités devant un Bureau composé de Notaires expérimentés dans l'art de la profession ; mais il faudra que ces messieurs qui examineront les Candidats, ne mettent point la conscience de côté, car ils savent aussi bien que moi, qu'un jeune Clerc n'en connaît point aussi long qu'eux, en fait de pratique, et le tourmenter jusqu'au point de lui faire perdre son examen, est une injustice dont ces savants messieurs seront responsables. Qu'ils se souviennent de leur temps et ils auront pitié des autres !

J. B. C.

ÉDUCATION.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

SUR LA MANIÈRE DE FAIRE LIRE AUX ENFANS,
L'HISTOIRE DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Observations qui seront utiles aux parens et aux instituteurs, et les aideront à mettre en pratique, le système d'enseignement soumis au public, dans les numéros précédens, sous le titre "sur l'ins-

truction et l'éducation morales et religieuses à donner aux enfans."

Les parens ne sauraient trop s'appliquer à lire à leurs enfans, dès leur jeune âge, cette histoire admirable qui renferme des traits propres à former sur la jeunesse, l'impression la plus profonde, comme la plus durable et la plus salutaire. Il faut bien se garder de mettre la Bible même, entre les mains des enfans, et cela pour plusieurs raisons frappantes. D'abord, le style en est généralement tel, qu'il est impossible, qu'il soit bien attrayant. En second lieu, la longueur de chacun des chapitres, fatiguerait les enfans, au point de les dégoûter ; ils ne pourraient jamais se rappeler de ce qu'ils auraient lu, ou tout serait jeté confusément dans leur esprit. D'ailleurs, il y a dans plusieurs de ces chapitres, des détails dont il ne convient pas, assurément, qu'on entretienne des enfans, et qu'on ne doit lire qu'à un certain âge. Autre raison, il n'y a aucune classification, point d'époques clairement nombrées ; comment voudrait-on qu'une lecture de ce genre, portât des fruits utiles.

Choisissez donc, vous-mêmes, parens, les abrégés que des hommes judicieux et sages ont composés, non pas dans la vue de communiquer aux enfans, une connaissance approfondie des saintes écritures, il n'en est pas besoin d'ailleurs, pour eux, de cette science. Donnez la préférence aux livres qui renferment un exposé court, clair et méthodique de ce qui s'est passé de remarquable, durant les 4000 ans qui se sont écoulés depuis la création, jusqu'à la naissance du Christ.

Il y a, à notre avis, dans la lecture de plusieurs de ces petits ouvrages, un avantage inappréciable, c'est celui qui résulte des observations pratiques dont l'auteur accompagne la partie historique ; avantage que ne peut jamais produire la lecture que feroient des enfans, ou qu'on leur ferait du texte même. Car il est bien connu de ceux qui lisent la Genèse, ou l'Exode ou d'autres livres de l'ancienne loi, que les faits sont relatés généralement, sans aucun commentaire. Or il serait absurde de prétendre qu'un ouvrage aussi long, serait propre à instruire de jeunes enfans de dix ans.

Au contraire, si vous commencez avec soin, à lire aux enfans, dès l'âge de dix ans, un abrégé bien fait, de l'histoire de la création, de la chute de l'homme, sa punition, l'expulsion du Paradis Terrestre, le meurtre d'Abel, etc., etc., avec des réflexions qui ressortent naturellement d'un récit qui est à leur portée et que ces réflexions soient faites d'une manière pratique, ils en feront, sans difficulté, l'application. Ils comprendront de bonne heure, combien est grande et admirable, la Providence divine ; leurs jeunes esprits apercevront, et leurs cœurs seront touchés des bienfaits, sans nombre, dont le genre humain a été comblé.

Il n'y aura rien de plus facile pour un parent, ou un instituteur, tant soit peu intelligent, que de se servir, avec avantage, de l'histoire de Joseph, celle de Moïse, celle de Daniel, celle de Tobie, ou enfin, celle d'Esther, pour faire comprendre aux enfans, que ceux qui sont justes et soumis à la volonté de Dieu, finissent par être justifiés. L'histoire de Job, en est une autre preuve qu'il ne faut pas omettre. Les persécutions auxquelles les honnêtes gens sont souvent assujétis, sont moins propres à produire des impressions nuisibles à la pratique du bien, lorsque, dès leur enfance, vos élèves auront bien connu, médité et repassé dans leur esprit, ces histoires admirables

de l'ancien Testament, où l'on voit le juste malheureux pour un tems, mais ensuite justifié, ou récompensé de son mérite.

Nous en revenons aux abrégés. Il en est qui sont très mal faits, trop longs, peu clairs, et surchargés de réflexions trop métaphysiques : éloignez de tels livres. Nous parlons des abrégés qui en méritent le nom, sans avoir les défauts dont la plupart sont entachés. Et ce que nous ne saurions trop répéter, c'est la classification que vous devez rechercher, dans les livres destinés à l'instruction des enfans, et comme vous ne la trouvez pas dans les textes, dont la lecture a d'ailleurs d'autres inconvéniens pour les enfans, procurez-vous des abrégés convenables, et cultivez l'intelligence et le cœur de vos enfans, faites les surtout réfléchir, et vous réussirez.

Montréal.

M.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 5 AVRIL, 1845.

Histoire de la Semaine.

Le jour si longtems attendu ! l'heure si ardemment désirée par les farceurs de ce bas monde, sont arrivés enfin. Toutes leurs batteries étaient prêtes : tous leurs plans mûris, toutes leurs victimes marquées, le glorieux premier avril a paru sur la scène !

Gare à vous ! soyez incrédules, soyez sceptiques, car on en veut à votre bonne foi, à votre confiance ! n'écoutez rien, refusez-vous à tous. Viendrait-on vous dire qu'il y a là au bout de la rue, une pauvre femme qui a été écrasée par un cheval, et dont le piteux état réclame vos soins immédiats de médecin ; refoulez vers le cœur le désir bien naturel d'accourir en toute hâte là où vous devez être utile, regardez en face l'estafette de malheur, je vous permets même de lui rire un peu au nez et dites, en levant les épaules et dirigeant l'index de votre main droite vers le lieu où l'on veut vous faire courir : Connu ! très connu ! Puis, tournez sur les talons et réjouissez-vous de votre sagacité ; car si vous n'eussiez pas été sourd aux sentimens de pitié qui gagnaient votre âme, et que vous fussiez allé au bout de la rue, comme vous y étiez invité, vous n'auriez trouvé là que ce qu'on y trouve tous les jours, que ce qu'on y aperçoit à tout instant : des passans affairés qui ne s'occupent pas plus de vous et de vos services que de l'an quarante ; mais de femme aux membres disloqués, au corps meurtri par les sabots d'un cheval emporté, point.

Vous vous rendez à votre bureau le matin sur les neuf heures. Vous venez de sortir de votre pension bien frotté, bien brossé, en tenue décente, vos bottes saluent le soleil de leurs reflets brillants : votre castor fait une concurrence redoutable à vos bottes ; votre frac de printemps est immaculé, votre tout ensemble est irréprochable. Aussi, nouveau Narcisse, portez-vous un regard attendri, un coup d'œil d'ineffable complaisance sur votre petite personne, et marchez-vous avec vigueur, gai et dispos, quand tout-à-coup, un gamin au nez retroussé, à l'œil mutin, vous aborde en sournois, porte la main à sa casquette, et vous dit d'un air soumis : Mr. excusez ! il y a là un de vos amis,..... je ne sais plus son nom..... qui vous demande dans le magasin de l'autre côté de la rue, il a frappé aux vitres de la porte lors-

que vous êtes passé, mais vous n'avez pas entendu, il veut vous voir absolument.

Vous vous décidez à aller trouver cet ami si pressé, et vous jetez un soupir de douleur en songeant qu'il vous faut poser le pied dans ces vilaines ordures pour vous rendre de l'autre côté de la rue. Enfin, vous vous armez de courage, vous faites deux ou trois effroyables enjambées, à l'instar du colosse de Rhodes, et vous arrivez au magasin désigné : vous cherchez des yeux l'ami qui vous demande ; pas plus d'ami que sur la main, vous priez le commis de vous dire si quelqu'un n'a pas frappé aux vitres de la porte ; ce digne et estimable employé se met à rire, et vous répond que non. Vous sortez d'une humeur d'ours, et le premier être que vous apercevez est le même gamin de tout-à-l'heure, à demi caché derrière un poteau du réverbère voisin qui vous fait un océanique pied de nez et vous crie à tue-tête : Poisson d'avril ! April fool !

Ou bien encore, vous avez au bras une dame que vous accompagnez n'importe où, cela ne vous regarde pas ! vous parlez confidentiellement à madame qui vous répond sur le même louable ton, un ami commun vous aborde, un de ces amis qui sont dans tous les secrets et qui les gardent, Dieu sait comment ! Mille excuses, Madame, si je vous dérange ! mais je viens de voir M..... qui vous attend à l'instant même chez vous où madame votre mère vient tout-à-coup d'éprouver un accident. Un accident ? ma mère ! mais dites donc vite monsieur, vous me faites mourir..... ! Oh ! calmez-vous, madame, il n'y a pas de danger, mais allez, allez.....

Votre compagne vous entraîne à triple galop vers sa demeure, vous avez l'air d'une ame en peine dans le séjour des morts d'autrefois : elle sonne avec force ; la porte est à peine ouverte qu'elle se précipite en dedans ; par délicatesse vous vous retirez, mais avant de tourner le coin, vous regardez en arrière et vous voyez à la croisée de la maison que vous venez de quitter, la propre mère de Madame—Madame elle-même qui vous salue d'un air moqueur et vous gratifie de l'exquise appellation d'April fool ! Poisson d'Avril.

Quand nous songeons qu'il y a des centaines d'individus qui s'amusez chaque premier d'Avril à ces niaisés *histoires de rire*, nous avons honte de l'homme en général, et nous ne savons guère où découvrir la raison qui a fait dire que l'homme est un animal raisonnable.

On a porté cette année la manie du poisson d'avril à un point de sottise généralité qui enchevêtré sur les années précédentes. Tous les coins réservés aux affiches publiques étaient couverts de placards écrits à la main. Naturellement, si vous aimez à vous tenir au courant des nouvelles, vous vous approchez pour lire, et vous ne lisez que des sottises, que de stupides et sales plaisanteries sur votre crédulité ; vous n'y voyez qu'un long pied de nez pour votre bonhomie.—Le farceur d'Avril, c'est ce qu'il y a de plus bête sous la calotte des cieux ! En d'autre temps les farceurs sont communs ; au premier avril, ils surgissent comme les petits crapauds, (gentils petits animaux !) après une pluie d'été ; ils pullulent ; aussi remercions la Providence de ce que le premier d'Avril n'arrive qu'une fois, qu'une seule fois par année, car décidément nous nous disposerions sérieusement à abandonner pour toujours cette inhabitable planète pour aller occuper un lieu plus hospitalier où les gens qui pensent soient reçus avec joie, et où les farceurs et les fescurs d'*histoires de rire* soient mis au carcan, ou culbu-

tés à coups de pied. Si ces messieurs allaient se fâcher de nos remarques, ils pourraient se venger sur nous l'an prochain ; et nous leur promettons sincèrement que quand même ils nous diraient au premier d'Avril qu'ils se reconnaissent stupides et insupportables, nous leur promettons, que malgré notre conviction intime et inébranlable de ce fait patent, ce jour là du moins nous ne les croirons pas !

La Session Législative s'est terminée aussi militairement qu'elle a commencé au son des fanfares et au bruit d'un salut d'artillerie de nous ne savons combien de coups de canon, attendu que nous n'avons pas eu la patience de les compter.

Jamais nous n'avons vu cohue pareille à celle qui se rua pèle-mêle dans la salle du Conseil Législatif pour entendre le discours de clôture de Son Excellence Lord Metcalfe. Si nous ne craignons de nous servir d'une expression trop *pacl-fique* au milieu de toute cette pompe *martial e* nous dirions que cela ressemblait pas mal à une troupe de moutons qui se rue tête baissée dans la bergerie, poursuivis qu'ils sont les pauvrets ! par maître boule-dogue qui n'entend pas badinage sur ce chapitre.

Mais sérieusement nous aimerions à voir plus de dignité dans la conduite extérieure des Représentants du peuple. Tant que nous n'édouies pas l'avantage de voir Montréal le Siège du Gouvernement, nous attendions avec hâte sa translation de Kingston dans nos murs. Nous nous propositions déjà d'aller apprendre à cette grande école, avec l'art de parler et de faire des lois, la manière non moins utile et nécessaire, de se tenir avec convenance, de se traiter avec politesse, d'avoir les uns pour les autres des égards, quelque fût d'ailleurs l'opinion de chacun.

Nous sommes allés en effet pour assister aux séances de la Chambre, mais, il nous coûte de le dire, il nous est arrivé ce qui arrive presque toujours à ceux qui ont trop espéré. Nos expériences se sont envolées rapides et non remplies, nos illusions ont disparu, se sont évanouies *sicut umbra* !

Nous n'y avons trouvé, à quelques rares exceptions près, qu'aigreur dans les paroles, que fiel dans les sentimens, qu'importemens et un manque de délicatesse presque général. Si c'est pour s'injurier, se dire des sottises, et se montrer le poing, que ces messieurs ont quitté leur paisible foyer. Ils auraient aussi bien, sinon mieux fait de rester tranquilles et inoffensifs chez eux pour gagner à leur famille le pain de chaque jour.

Mais, pardon ! Nous oublions que ces messieurs ont reçu avant leur départ la modique somme de cent livres pour leurs éminents, impayables services pendant la session ! Oh ! alors messieurs, je vous fais excuses, excuses multipliées et centuplées, vous avez bien fait ; venez, accourez : cent livres ! ma foi ! c'est un beau denier ! cent livres, mais c'est charmant ! c'est admirable ! Et pour tout cela, il ne vous a fallu qu'aller tous les jours vous asseoir pendant quelques heures dans un bon fauteuil aux bras invitans : il ne vous a fallu que vous lever de temps en temps pour aller fumer une pipe de tabac (aux frais du peuple s'entend) dans la salle du comité de la pipe ! il ne vous a fallu qu'écouter quelques instans un discours plus ou moins long et quelquefois ennuyeux, puis passer à la *duvette* de Dolly, pour déguster un verre de brandy et d'eau, ou pour ceux qui sont de la tempérance totale, une excellente tasse de

moka au parfum d'aromate ! il ne vous a fallu qu'assister de temps en temps aux diners du gouverneur et à ceux des orateurs : il ne vous a fallu que voter quelquefois au hasard pour telle et telle mesure et aller passer dans votre famille dix-sept jours dans les fêtes et les plaisirs. Cent livres pour tout cela ! mais ce n'est rien du tout ! Vous qui gagnez chez vous quatre ou cinq piastres par semaine, comment avez-vous pu abandonner votre clientèle de médecin, d'avocat, de notaire, pour la misérable somme de quinze chelins par jour ! Gloire à vous, messieurs. Vous êtes d'un désintéressement ! d'un patriotisme !

Mais ce n'est pas tout ! cette extravagante compensation donnée aux membres de la chambre basse a fait envie aux honorables de la chambre haute. Ces messieurs ont siégé trois jours à huis clos, (pudeur ! que tu as d'empire sur les grandes ames !) pour délibérer sur l'urgence et la nécessité de se bailler et octroyer d'eux-mêmes, une allocation en argent équivalente s'il est possible à leurs services, à leurs talents, à leur haute position sociale ! !

Pauvre peuple ! ferme boutique tôt, bientôt, car ta caisse se vide, et ne se remplira plus. Il y a déjà trop d'ouvriers pour l'ouvrage.

Heureusement que cette mesure déplacée, pour ne pas nous servir d'une expression plus énergique, n'a pas été accueillie favorablement par la majorité. Tant mieux pour l'honneur du pays ; et honneur aux honorables messieurs qui s'y sont opposés, et qui ont prouvé par là leur indépendance et leurs sentiments de désintéressement et de patriotisme !

Il y a du bon partout, même chez les membres du parlement. A la fin de la session, les adversaires les plus outrés, les antagonistes les plus violents, ont conclu une paix passagère, ont fait un traité qui aura force de loi jusqu'à leur prochaine réunion. Pour sceller d'une manière plus durable ce nouveau pacte d'alliance, les membres se sont rendus chez *Télu* où ils ont offert un dîner splendide à l'Orateur.

Chacun y fit l'aimable de son mieux ; les santés se burent avec un entrain, une gaieté, un accord qui auraient fait la bénédiction et le bonheur du pays quelques jours auparavant. Le mot d'ordre était le même, et nous devons dire à l'honneur des convives qu'ils l'observèrent avec une religieuse fidélité :

" Let Whig and Tory all agree."

On proposa dans le cours de la soirée la santé de " L'armée et de la marine." A cet appel, tout le monde fut muet. Il n'y avait là ni brillant militaire aux épaulettes d'or, ni brave marin au visage hâlé ; pourtant il fallait une réponse quelconque à la santé proposée par M. le Président.

On allait, en désespoir de cause, passer outre, lorsque le docteur D. celui-là même qui a introduit dans la chambre l'habit de chasse gris et le pantalon sans sous-pieds, se leva lentement et parcourant d'un coup-d'œil plus ou moins rapide les membres qui entouraient la somptueuse table ! Messieurs, dit-il, on vient de proposer une santé à l'armée et à la marine. Nous n'avons parmi nous ni soldat ni marin. Nous n'avons ici personne qui ait répandu son sang pour son pays, excepté pourtant moi, messieurs. Oui, messieurs, qui vous parle, plus d'une fois, qu'ai-je dit cent fois, mille fois, *I have bled for my country,—bled—aye—and blistered too!* Voilà pourquoi, messieurs, j'ai cru devoir répondre à l'appel du président.

Le printemps continue toujours, et la glace ne saurait demeurer longtemps stationnaire devant cette ville. Des accidents ont déjà eu lieu, et nous ne concevons pas que malgré ces redoutables avertissements il y ait des personnes assez imprudentes pour confier leur vie à cet appui si trompeur. Hâtons de nos vœux la disparition totale de la glace ; car ce ne sera qu'alors que les accidents cesseront.

Nous sommes heureux d'apprendre qu'une assemblée générale des membres de la Société St. Jean-Baptiste doit avoir lieu dans le cours de la semaine prochaine. Nous n'avons pas besoin d'inviter nos compatriotes à s'y rendre *en masse*, car nous sommes sûrs d'avance de leur empressement, de leur désir de voir prospérer cette société naissante qui doit resserrer les liens d'amitié et de nationalité qui nous unissaient déjà. L'union fait la force et l'amour fait le bonheur.

Aux Correspondants.

L'article lu à la Société des Amis sur l'influence du manque de récoltes pendant plusieurs années, sur l'agriculture du pays, paraîtra dans notre prochain numéro.

Les vers intitulés : *A l'oiseau blanc*, sont sous considération.

La Réconciliation est un morceau qui indique certainement une grande facilité de style et un esprit juste et fin, mais nous regrettons que l'auteur ait introduit dans son essai un personnage qui joue une si triste figure, qu'il a enlevé à l'œuvre tout l'intérêt qu'il pouvait avoir et en empêche par là même l'insertion.

Nous accusons la réception de la légende *Le vieux manoir de Beaujour*. Sous considération.

A M. A. B. Cela serait peut-être piquant pour vous, monsieur, et pour les personnes de votre société. Mais un journal est fait pour tous ceux qui peuvent le lire.

A l'Hermitte de St. Hilaire. Envoyez, monsieur, votre article ; nous en jugerons et ferons notre possible pour vous être agréable, mais sous la réserve d'être également agréable à tous nos lecteurs.

Un Ami de l'histoire. Il est des choses qu'il suffit de mentionner une fois ; mais quand on en a parlé dix fois, on ne peut plus y revenir. D'ailleurs, la matière ne manque pas, et on n'a que l'embarras du choix. Nous tiendrons compte de vos conseils.

Société des Amis.

Nous publions ci-dessous une lettre adressée par l'honorable P. de Boucherville, à la Société des Amis, en lui envoyant un cadeau pour commencer les fonds d'une bibliothèque, et le vote de remerciements de la Société.

Il n'est rien qui peut plus contribuer à l'avancement des sociétés naissantes de la nature de celles qui viennent d'être établies à Québec et à Montréal, que l'estime et la considération qu'on leur témoigne. L'intérêt que le pays entier semble prendre à " La Société des Amis " est si flatteur qu'il ne peut qu'augmenter et stimuler l'émulation parmi ses membres et la noble ambition qui les anime. Le témoi-

gnage d'estime que vient de leur donner un de nos citoyens distingués, est une nouvelle preuve que les efforts, que fait depuis quelque temps la jeunesse canadienne, pour améliorer sa condition morale et intellectuelle rencontrent partout de bien vives sympathies.

SOCIÉTÉ DES AMIS.

Montréal, 1^{er} avril 1845.

Extrait du procès-verbal de la séance tenue dans les salles de la Société, le 1^{er} avril courant.

" Le Secrétaire fait lecture de la lettre suivante à lui adressée par l'Honorable Pierre de Boucherville :

Boucherville, 30 mars 1845.

MESSIEURS,

Comme marque de ma considération pour la " Société des Amis " et de l'estime que je porte à cette société naissante, composée de l'élite de la jeunesse Canadienne de Montréal, dont les débuts sont si flatteurs pour elle-même et pour le pays, je prends la liberté de vous adresser le " Cours de littérature comparée par messieurs Noël et de la Place," espérant que ces livres serviront à commencer les fonds d'une bibliothèque dont vous pourrez retirer avantage.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre très dévoué serviteur,

PIERRE DE BOUCHERVILLE,

MM. de la " Société des Amis," }
Montréal.

M. A. Dorion fait motion, secondé par M. G. Levesque.

Qu'il soit résolu,

Que la " Société des Amis " accepte avec reconnaissance le don que lui a fait l'Honorable Pierre de Boucherville du cours de littérature comparée par MM. Noël et de la Place.

Qu'elle le remercie de l'intérêt qu'il a bien voulu lui témoigner à cette Société.

Que le Secrétaire transmette à M. de Boucherville copie de ces résolutions.

Que ces résolutions et la correspondance de M. de Boucherville soient publiées dans la " Revue Canadienne."

Mise aux voix, cette motion fut unanimement affirmée.

(Vraie copie.)

ROUER ROY,

Secrétaire.

Le courrier des modes.

Mars 1845.

Le carnaval est fini, et pourtant ce n'est encore que bals, fêtes et parures. Aussi ne s'occupe-t-on que des toilettes de soirées, en attendant les premiers rayons du soleil printanier, qui nous fera songer aux parures de Longchamp.

Une jolie nouveauté s'est révélée dans les derniers bals ; c'est la robe brodée de petits pois d'or ou de vermicelle, et semée d'étoiles d'or et d'argent. Ces robes, généralement, sont en crêpe et faites en tunique non ouverte du devant ; la seconde jupe de dessous peut n'être pas brodée.

Les bijoux, les couronnes d'épée de diamants, les bandeaux de pierreries et les squillagos de velours montés sur tiges d'argent ou d'or, sont les coiffures qui complètent ce genre de toilettes. Les bouquets de corages ou de jupes, les guirlandes de feuillage tout or ou tout argent, sont aussi en grande faveur.

Il y a toujours beaucoup de robes de tulle ou de crêpe à double jupe ; très-peu sont ouvertes devant. Lorsque la seconde jupe est ouverte, c'est sur le côté gauche, où elle est attachée par deux ou trois bouquets de fleurs ; souvent aussi elle est ouverte en deux parties et forme tablier, retenu de chaque côté par des bouquets, au nombre de deux ou trois.

Les robes à une seule jupe sont garnies de bouillons de tulle couvrant les trois quarts de la jupe, ou bien cinq bouillons sont posés de chaque côté des devants, tournant en spirales et formant tablier. Dans chaque tournant est un bouquet de fleurs ou simplement un nœud de ruban.

Pour les soirées non dansantes, les concerts, on garnit presque toutes les robes avec de la dentelle, à trois ou cinq rangs de volants, ou sur le devant et les côtés.

Les robes de velours se portent unies, ou bien elles sont richement ornées de bijoux. Une robe de velours grenat sera ouverte de côté sur une sous-jupe ou une bande satin blanc et retenue en draperie par des agrafes en pierres de couleurs ou en diamant.

Une assez jolie garniture pour une robe de soie, moire, damas ou pékin satiné, se compose d'un bouillon de satin, large de plus d'une main, posé de chaque côté de la robe, et traversé de distance en distance par un ruban plié et fixé au milieu du bouillon par un nœud de ruban, dans lequel on peut mettre des fleurs ou des boutons en diamants ou pierres ; ces nœuds sont au nombre de cinq et diminuent de volume vers la taille.

On pose cette année beaucoup de fleurs sur les étoffes lourdes ; une robe garnie de dentelle en tablier a souvent de chaque côté trois bouquets de fleur.

Les modes d'hommes varient peu, et pour voir quelques changements, il nous faudra attendre aussi les premières belles journées du printemps. Il faut à présent nous en tenir aux habits à longues et larges basques, élégants comme l'habit d'Humann. Les habits noirs ont souvent les collets et les revers en soie. On voit quelques pantalons sans sous-pieds, mais seulement aux personnes qui ne dansent pas.

Dans les grandes soirées, l'habit d'Humann est accompagné d'un gilet et d'une cravate blanche.

Pour les visites du jour, on adopte les redingotes noires ou couleurs bronzes, avec les revers et collets en soie, des gilets de cachemire à fleurs ou en velours, des pantalons bleus ou gris. Les pardessus bleus sont très-foncés. Les chapeaux sont bas de forme et un peu ballonnés.

VARIÉTÉS.

UN HOMMAGE AUSSI DÉLICAT QUE SUBSTANTIEL.

Plusieurs esprits chagrins et moroses, y compris M. Alexandre Dumas, prétendent que la littérature est d'un médiocre rapport à notre époque, et ils sont presque à regretter le temps, l'heureux temps où les grands seigneurs donnaient, à Pâques, à leurs poètes une culotte neuve, en même temps qu'ils changeaient la livrée de leurs autres gens !

M. Eugène Sue et M. de Balzac sont pourtant la preuve vivante et bien portante, ma foi ! qu'une idée, une simple idée peut être bonne à quelque chose quand on y joint la manière de s'en servir.

Le *Juif errant* vaut à M. Eugène Sue cent mille francs, plus une toquante, pour parler la langue du prince Rodolphe ; et voici que le *Père Goriot*, après avoir rapporté à M. de Balzac des droits d'auteur magnifiques, lui vaut en outre un filet de bœuf plus magnifique encore.

Imaginez-vous un bistec de quinze kilogrammes sans la moindre *réjouissance*... Vous n'ignorez pas, je pense, qu'en argot de boucherie et par un effroyable abus de la langue française, on nomme ainsi des os cassés qui sont fourrés dans la balance comme appoint, et qui ne réjouissent que très médiocrement l'acheteur.

C'est M. Rolland, boucher, rue Saint-Honoré, qui joue ainsi, vis-à-vis de M. de Balzac, le rôle de Médéon du 19^e siècle... Il offre à son auteur favori une culotte du *Père Goriot*.

C'est-à-dire, non, une moitié de culotte, car il partage cet objet entre M. de Balzac et la reine Victoria.

Je ne sais pas au juste ce que la reine d'Angle-

terre fera de son rosbif ; je soupçonne cependant qu'elle le mangera ou plutôt qu'elle le grignotera. Quoiqu'en sa qualité de grande reine ses moyens lui permettent bien des choses, ils ne vont cependant pas probablement jusqu'à lui permettre de consommer un filet de 25 kilogrammes.

Quant à M. de Balzac, je me plais à croire que jamais il ne se décidera à porter une dent profane sur le fragment du *Père Goriot*. Il tiendra à garder éternellement dans son cabinet de travail cet hommage littéraire de M. Rolland, après l'avoir préalablement fait embaumer par M. Gannal.

Voilà qui flattera le père Balzac !

C'est demain 13 février qu'aura lieu la présentation de la demi-culotte du *Père Goriot* au père Balzac, juste le jour où les habitants du Valais apporteront une toquante aux pieds d'Eugène Sue.

Quoi qu'il soit court, le mois de février est appelé à voir s'accomplir bien des événements mémorables !

Nous espérons que l'hommage de la culotte Goriot aura lieu avec toute la pompe que comporte une si touchante cérémonie ; on n'envoie pas un semblable aloyau à un pareil romancier comme on rapporte quotidiennement de chez le boucher un vulgaire bistec.

Il est probable que tous les espagnols qui ont cavalcadé à l'entour du *Père Goriot* vivant re-cavalcaderont derechef à l'entour du *Père Goriot* mort. Pour le recevoir dignement, M. de Balzac ferait bien de se mettre lui-même quelque peu en comte Almaviva ; une légère toque noir ornée d'une plume blanche ne coûte pas beaucoup et ça va bien à toutes les physionomies.

Rien que pour voir M. de Balzac en Espagnol, je donnerais l'impossible... pourvu cependant que mes moyens me le permettent.

Entre le présent décerné à M. Eugène Sue et celui qu'on destine à M. de Balzac, je n'hésite pas à proclamer que je préfère de beaucoup le présent qui est dû à la munificence de M. Rolland. Mettez dans la balance une monnaie et un aloyau, et vous trouverez que ce dernier l'emporte d'une foule de kilogrammes.

En outre, il est bien plus rare et par conséquent plus flatteur de se voir offrir un filet de bœuf qu'une toquante, fut-elle en argent ruolzé. Qui, dans sa vie, n'a pas reçu, soit d'un père, soit d'un parrain, une montre quelconque ? tandis que M. de Balzac seul entre tous les littérateurs, que dis-je ? entre tous les consommateurs de bistecs, pourra se vanter d'avoir reçu un aloyau gratis ?

Bien plus justement que François 1^{er}, M. Rolland 1^{er} mérite le titre de restaurateur des lettres.

Le Charivari.

UN ÉTABLISSEMENT-MODÈLE A ICHTIBOË.

On se souvient qu'il y a quelque temps le besoin du guano se fit tout à coup vivement sentir.

Les premières personnes à qui l'on en parla ne surent pas d'abord de quoi il s'agissait. On préconisait si haut les vertus merveilleuses du guano qu'on fut tenté de le prendre pour la panacée universelle. Quelques-uns crurent qu'il s'agissait d'une nouvelle forme de gouvernement inventée par les doctrinaires.

Mais la vérité se fit jour, et l'on apprit qu'il s'agissait tout simplement d'une quantité d'excréments d'oiseaux de mer entassés depuis un temps immémorial sur les côtes de l'île d'Ichitiboë. A ce sujet, un missionnaire anglais fit remarquer par quelles voies secrètes la Providence était parvenue à former un banc de guano, en mettant dans la tête des oiseaux de mer l'idée fixe d'aller constamment dans le même endroit satisfaits aux infirmités de leur nature. Un homme civilisé n'aurait pas fait mieux. De là le missionnaire tira cette conclusion lyrique : « O mes frères louons la providence dans ses œuvres ! Louons Dieu dans le guano ! »

Les Anglais n'ont qu'une manière de louer

le Seigneur dans ses œuvres, c'est de s'emparer immédiatement des œuvres du Seigneur. Nous devrions peut-être les imiter un peu sous ce rapport, au lieu de tant discourir à la chambre.

Le guano passait pour un excellent engrais. En quelques mois l'Angleterre en avait emporté cinq cent mille tonneaux. C'était là une question agricole. Quand il s'agit de commerce, nous avons l'habitude de céder le pas à nos voisins, sous prétexte qu'ils sont un peuple mareland, tandis que nous sommes un peuple d'agriculteurs. Nous nous rattrapons sur la luzerne et le colza. Le malheur est, qu'en fait d'agriculture, les Anglais sont aussi nos maîtres. Nous ne sommes en progrès qu'en ce qui concerne la rhétorique de M. Guizot. Ce progrès-là paraît suffisant aux centres.

Voilà des réflexions bien graves à propos de guano ; mais hélas ! nous allons devenir plus graves s'il se peut. Les temps prédits sont arrivés ; l'île d'Ichitiboë a été pillée, sacagée, dévastée, emportée tonneau par tonneau. Encore un peu de temps et nous aurons du guano, encore un peu de temps et nous n'en aurons plus.

C'est à peine s'il en reste de quoi charger une douzaine de navires.

On a bien essayé de découvrir dans les rucs de l'Inde quelques autres flots ornés de l'exercement en question ; mais le peu qu'on en a découvert ne vaut pas l'honneur d'être cité. Il faudra attendre que les oiseaux de mer aient repris leurs anciennes habitudes à Ichitiboë, et que, de ces habitudes, il soit résulté de nouveaux bancs de guano. Ceci ne peut guère nous porter à plus de trois ou quatre mille ans.

D'ici là on aura sans doute inventé autre chose ; mais l'Angleterre qui sait habilement jeter dans le présent les fondemens de l'avenir se propose, dit-on, de s'emparer d'Ichitiboë et d'y fonder un établissement tel que, dans quelques années d'ici, quand le guano aura été reconstitué, les nations rivales n'aient aucun droit de s'en approprier une partie. Dans ce but les côtes de l'île seraient divisées en une multitude de petits cabinets à l'usage des oiseaux de mer qui se trouveraient dans les conditions physiques d'où résulte le guano.

Ces cabinets seraient garnis de tous les objets d'usage.

On y entourerait les volailles de tout le confortable nécessaire, pour qu'elles donnassent la préférence aux cabinets particuliers d'Ichitiboë sur les plages nues et inhospitalières des îlots voisins.

Il va sans dire qu'à leur départ on ne leur demanderait aucune espèce de sou. Tout y serait gratuit, même les numéros du *Morning Chronicle* prodigués à discrétion.

Le révérend père Pritchard serait nommé directeur de cet établissement modèle.

Laissons faire les Anglais et ne leur enlevons pas les produits futurs de leurs cabinets particuliers. Les doctrinaires qui se sont abattus sur la France depuis quinze ans y laisseront, à leur départ, un guano politique bien plus actif que celui d'Ichitiboë.

Le Charivari.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.